

lapageblanche
mars/avril(2002)numéro(19)

*« D'où vient cette tendresse ?
Ces vagues ne sont pas les premières »*

Marina Tsvetaeva, 1916

Une journée entière de recherches

1. Quelle sorte d'animaux ?

Les animaux sauvages des jardins, ceux qui, pour leur grand bonheur, ne sont pas encore connus de l'homme. Ils vivent sur plusieurs mondes à la fois, prennent un repas sur deux ici et le second ailleurs. La faim d'un côté devient la nourriture de l'autre et réciproquement.

Certaines fleurs les aiment à la folie, parce que leur ombre, quand ils passent, avive leurs couleurs et les rend doucement dangereuses. Ce sont eux que les chats suivent des yeux quand ils regardent en l'air.

2. Il n'y a qu'un seul jeu

Celui où tu poses ta main à plat, sans surface pour l'applaudir. Un brin d'herbe est toléré, il te fera rire malgré toi et ton rire révélera ta vraie nature. Pendant ce temps, l'homme que tu pourrais être regarde ailleurs. Il n'y a qu'un moment dans ta vie : celui où ta main tiendra droite ou tombera (il n'en repoussera aucune).

Sur l'escalier du jardin, tu regardes les marches se déplacer. Nulle poésie là-dedans, rien que des ustensiles qui doutent de leur place en ce monde.

3. Une couleur n'arrive jamais toute seule

Elle m'aime parce que je suis souvent mort, mais jamais fatigué. La couleur préfère venir me voir

quand je suis là. Si je n'y suis pas, elle me laisse un mot, sous la forme d'une sensation qui tire doucement, délicieusement, dès le réveil.

Dans ce cas, toute la journée sera consacrée à la rejoindre, à catapulter devant moi un nuage de nuances, de plus en plus proches d'elle. Ce tableau migrateur aime être peint en courant le plus lentement possible.

4. Être et ne pas être

Ma tête est représentée détachée du reste de mon corps. Parfois ce sont mes jambes que l'on peint plus nombreuses ou plus rares. À d'autres occasions encore, des couleurs atterrissent juste à côté du bon endroit (c'est pourquoi vous me voyez aujourd'hui avec un front bleu). Loin de me démembrer, ce temps d'être interprété en variations véridiques m'indique comment je dois m'habiller pour la journée.

Sous cette vapeur intelligente, mon portrait devient criant de vérité.

5. Ainsi, la lune devient le soleil

J'aime la lumière. Mais je ne cesse pas de l'aimer lorsque je ferme les yeux. Les visages ? Ils se reconstituent à l'intérieur. Parce que je connais le ciel renversé au cœur du tourbillon des vagues, mon ombre est insubmersible. Il n'y a plus de masques possibles à poser quand les visages sont aussi derrière. Ils ne sauraient même pas de quel côté tomber pour disparaître.

Pendant tout l'après-midi, divers éléments - tempêtes soufflantes et aspirantes, pluies de haut en bas et de bas en haut, soleils amarrés au corps - essaient de me convaincre de l'apparition des îles.

Notre place

J'ai parlé plusieurs fois dans LPB de la différence entre les publications (littéraires surtout) électroniques et les publications papier. Je ne l'ai pas fait parce que le thème est à la mode. Notre revue a connu une expérience qui implique ce débat. Contrairement à ce qui arrive habituellement dans le monde des revues (on passe d'une formule traditionnelle à une variante internet), nous avons mis d'abord en fonction une publication électronique et après nous sommes passés à une variante papier. Si entre les deux hypostases il s'agissait seulement d'une différence de « support », comme on l'affirme souvent, notre effort aurait été inutile : pourquoi donner la même revue en deux variantes, surtout que la deuxième est beaucoup plus difficile à réaliser et à diffuser et bien plus coûteuse ? Quand même, parmi nos lecteurs la revue papier a eu

un écho sensiblement différent de celui de la variante électronique. Pourquoi, si le contenu est le même, si la différence se réduit seulement au support ?

L'évidence c'est qu'au moins dans un certain milieu, pour certains passionnés, une revue papier et une revue électronique sont des réalités distinctes. Je me suis expliqué cette différence par la manière de concevoir, en général, les deux publications. La sélection est en général plus exigeante dans les revues papier – parce qu'elles sont plus chères, plus difficiles à réaliser. En général une revue papier n'est pas à la disposition de n'importe qui, ceux qui font des investissements dans un tel projet exigent de la part de ceux qui la réalisent du professionnalisme. Par contre, une revue électronique peut se réaliser par chacun, presque sans rien dépenser et, plus important, n'importe qui peut publier sur internet n'importe quoi, et ça sans tarder, sans trop réfléchir, sans faire une sélection...

Le Centre Pompidou a récemment publié quelques textes sur ce thème. Parmi eux un entretien de Gloria Origgi avec le sémioticien italien Umberto Eco. Celui-là a une perspective distincte sur le problème en question, mais la conclusion est très proche de la nôtre. Dans l'entretien Eco parle, comme tant d'autres avant lui, de la sensation incomparable que donne la caresse du papier, de la... sensation de « l'objet » produit du livre papier; il parle de la difficulté de lire des longs textes sur écran; il fait aussi une excursion dans

le domaine des droits d'auteur dans les conditions de l'édition de livres sur internet; il s'arrête sur le sort des bibliothèques et des librairies dans les nouvelles conditions... Des choses connues. Deux observations sont plus intéressantes. D'abord ce qu'il dit sur la possibilité d'une nouvelle culture issue de l'internet, culture qui peut intégrer la nouvelle manière de lire, de construire le texte à partir des nouvelles techniques, etc.

Mais vraiment excitante est l'opinion d'Umberto Eco sur le *filtrage* dans la culture. Le théoricien italien croit que « le problème fondamental du Web » c'est « le problème du filtrage de l'information » - parce que « toute l'histoire de la culture a été celle d'une mise en place de filtres ». « La culture transmet la mémoire, mais pas toute la mémoire, elle filtre », croit Umberto Eco. La culture « peut filtrer bien, elle peut filtrer mal, mais s'il y a bien quelque chose qui nous permet d'interagir socialement, c'est que nous avons tous eu, plus ou moins, les mêmes filtres. Après, le scientifique, le chercheur peuvent mettre en cause les filtres, mais ceci est une autre histoire. » Cette situation, qui a bien marqué l'histoire de la société, a changé avec le Web. « Avec le Web, tout un chacun est dans la situation de devoir filtrer seul une information tellement ingérable vu son ampleur que, si elle n'arrive pas filtrée, elle ne peut pas être assimilée. Elle est filtrée par hasard, par conséquent quel est le premier risque métaphysique de l'affaire ? Que l'on aille au-devant

d'une civilisation dans laquelle chacun a son propre système de filtre, c'est-à-dire que chacun se fabrique sa propre encyclopédie. Aujourd'hui, une société avec cinq milliards d'encyclopédies concurrentes est une société qui ne communique plus. De plus, les filtres auxquels nous référons résultent de la confiance que nous avons mise dans la dite *communauté des savants* qui, à travers les siècles, débattant entre eux, a apporté la garantie que le filtrage a été, à tout le moins, plutôt raisonnable, tandis qu'on peut imaginer ce que pourrait donner le filtrage individuel fait par n'importe qui, par exemple par un garçon de quatorze ans. Nous pourrions nous trouver, de ce fait, face à une concurrence d'encyclopédies dont certaines seraient délirantes. »

Voilà le scénario du scientifique italien - un scénario d'après lequel le oueb peut introduire dans la culture le manque de critères, ou l'acceptation de tout critère, ce qui revient au même. Tout étant compatible, bien sûr, avec la philosophie... postmoderne, avec ce... pensiero debole, « la pensée faible », comme disait Gianni Vattimo, une pensée dans laquelle la compréhension de tous les points de vue fait qu'aucun point de vue ne soit plus... vrai que les autres. Mais, si on peut accepter la validité d'une telle philosophie pour certaines œuvres littéraires, c'est plutôt difficile d'imaginer une société édifiée d'après ce principe. Une société ne peut se coaguler si elle n'a pas imposé quelques règles - un péché capital pour cette pensée absolument ouverte. Une

collectivité organisée se veut un organisme unitaire, pas une collection d'individualités...

Dans la conception d'Umberto Eco ce qui peut condamner le oueb c'est donc le manque de filtrage. Ce manque annule l'idée de compétence, de hiérarchie des valeurs, etc.

On peut être d'accord que c'est ça, vraiment, le problème actuel du Web... Mais j'ai reproduit ses mots parce qu'ils peuvent éclaircir aussi notre position...

Je crois que ce que nous, ceux de LPB, avons fait, c'est exactement une opération de... filtrage. Nous n'avons pas laissé se perdre les bons textes des internautes et, dans le même temps, nous n'avons pas accepté le n'importe quoi qui abonde sur internet...

Je pense que notre rôle est exactement celui invoqué par le sémioticien italien - celui de faire une sélection, de régulariser une circulation... Nous sommes, par projet, très ouverts à la littérature... *spécifiquement internet*. Ce n'est pas vrai que tout ce qu'on peut trouver dans cette littérature est mauvais. Il faut seulement *filtrer* - et nous nous sommes donnés cette tâche. Et nous avons réalisé la version papier pour donner la crédibilité des revues papiers à la littérature d'internet.

Si nous avons réussi dans une certaine mesure dans notre rôle - c'est à vous de le dire.

Constantin Pricop

lapageblanche

mars/avril(2002)numéro(19)

simple poème	2
Une journée entière de recherches de Stéphane Méliade	
éditorial	4
Notre place par Constantin Pricop	
poète de service	7
Stéphane Méliade présentation par Laurence de Sainte Maréville	
moment critique	18
Des doutes sérieux pèsent sur la récente réédition française des Cantos de Pound par Pierre Lamarque	
notes de lecture	25
Noël à Pâques par sonneur Actualités du stoïcisme par Pierre Lamarque	
non poésie du monde	27
Petit conte moderne par sonneur	
cultures	28
Voyages surréalistes par Valéry Oisteanu	
sens dessus dessous	32
Voyage à travers le carrelage par Cemara	
séquences	34
Llama donante par Santiago Molina Tableaux d'une exposition par Santiago Molina Allégories par Marcos Winocur	
signes sur la page blanche	38
par Constantin Pricop	
e-poésies	42
Laurence de Sainte Maréville, Jean-Michel Niger, sonneur, Hervé Chesnais, France Weber, Éric Bertomeu, Catherine Raucy, Pierre Lamarque, Ludovic Bablon, Constantin Pricop, Mireille Disdero-Seassau.	

p o è t e d e s e r v i c e

s'ajustent, suggèrent... « La vitesse varie ».

7

Stéphane Méliade

Stéphane Méliade, « écrivain-jeunesse » ; six livres dont *Rendez-vous au collège*, prix Korrigan 1995 ; mais aussi des ouvrages conçus en atelier avec des écoliers ; auteur de nouvelles, créateur d'un nombre impressionnant de poèmes, dont un certain nombre est publié en revues.

Son écriture est simplement la représentation d'une forme d'expression, comme l'aurait pu être toute autre surface, volume, gestes ou senteurs. Il surprend toujours, partage les hommes dans leurs passés, leur histoire, leurs circonvolutions, leurs torsions et inflexions, avec une souplesse toute personnelle.

Le poème existe en mouvement constant, également lorsqu'il paraît suspendu ; le silence dialogue. Les mots et les verbes se questionnent, s'écoutent, se répondent les uns aux autres, se contrastent, s'éloignent et se rapprochent, escaladent, glissent, roulent, s'accroissent, rampent, pivotent, soufflent, perçoivent, vrombissent, saignent, refusent, cognent,

Chaque partie du corps participe à l'échange : des mains aux pieds nus (et pas) circulant par le regard, la gorge, la nuque, l'épaule, les aisselles, le sexe et les genoux... dans un vocabulaire souvent emprunté à celui de l'univers des danseurs, du rythme et du son dans leurs sens le plus large.

- Le corps mange, boit, s'éveille, fléchit, rebondit nomade dans son quotidien, dans la maison, dans le jardin, le paysage, l'orbite : avec ses pièces, couvertures, murs, parois, craquelures, entailles, saillances, portes, toits ; feuilles, bois tendre, nervures, brindilles, palissades, barbelés ; îles, vallées, altitudes, rochers, source, écume...

- Les corps, ces esclaves, ces miliciens, ces artistes aussi, enfants ou adultes, petits ou grands... ces semblables exposés sous une « chaleur légère », dans la tempête ou sous les gouttes, dans les rêves.

- Le corps ou la référence animale ou végétale qui griffe, pratique la transhumance, pollinise immiscée dans le noir, la couleur ; l'entier, l'autour, l'intérieur, le latéral...

L'auteur active la curiosité, pianote l'humour et tout ce qui raconte le côté humain. Lorsque les événements ou faits sont difficiles, il tente de porter jusque dans son écriture le positif comme un équilibre à atteindre. L'optimisme, une utopie ? Une écriture qui porte en tous les cas.

Laurence de Sainte Maréville

Vous, je ne sais pas

Frôlés dans la nuit

Vous je ne sais pas comment vous feriez
moi je vivrais comme je pourrais
parole posée à chaque angle
ma bouche contre le mur
fil serré de parois
ce qui resterait
de souffle

Lettres
formées de soi
cercles de l'autre dedans
lettres
courbées ouvertes capables
les mains déplacent l'autre autour
lettres

Appuis
formes irrégulières
insouciantes des ordres
frères soeurs encres suggérées
vous je ne sais pas dans ce noir vivant
hautes et basses poursuites tirée poussée la corde
moi je vivrais sur une feuille où seraient écrits tous les noms
de mes semblables

Vous m'intriguez

Des brindilles qui caressent la nuque
quand personne ne regarde

Protégée par ma souplesse
une longueur de main retranchée au ciel
le dos couvre ce qui n'est pas à voir
cette partie de soi assise sur un champ
là où la terre est toujours le soleil

Ce n'est pas l'été mais qu'importe
c'est ici et c'est moi
mon corps se balance
avec la complicité des gouttes
qui coulent le long des joues
surtout pas des larmes
mais de simples océans qui passent
pour prévenir les autres
surtout vous
que mon visage brille

Et ces craquelures frôlent
l'exercice de l'entier
souligné grâce au souffle
qui vous soulève un peu

Je vis grâce à ce bois tendre
qui m'accompagne partout
parce qu'un jour
par ce petit arbre au bout de mes mains
je vous détecterais
tant vous peuplez mes rêves
et tant vous m'intriguez

L'œil sauvage d'un sommeil apprivoisé

Où voyez vous des murs
sur les camps retranchés
tenus dans nos bras ?

Je leur trouve beaucoup de poésie
l'attitude de leurs corps
ressemble à celle des animaux
arrivés avant l'homme

Seuil de la cité d'esprit
un fleuve apprivoise et enlance
les interstices d'eau le long des grilles

L'écart des palissades prend la parole
un œil sauvage s'ouvre au bout du bois
sa source vivable
vient enseigner aux bêtes
comment se déplacer l'une vers l'autre
et déborder le sommeil

Tous glissements absorbés
la rivière danse
pour accompagner l'évolution du sol

Où voyez-vous des nuits
dans ce feu qui s'incline
en direction de la terre ?

Projet pour le lendemain d'un lieu

L'escalier est étroit
mais sans coquille
je monte
il me semble marcher droit sur une sphère
c'est la maison qui décide
du lieu de mon arrivée
je change de peau à chaque marche

Suspendu à la porte
le ruban pour m'offrir
je m'entoure de la forme que je crois lui voir
peut-être incomplète
on ne sait jamais avec les boucles
que forment ensemble les gens et leurs rêves

Masque amovible
le bois pivote
la porte est vivante
par amour elle contient aussi le dehors

Elle prononce le mot qui m'ouvre
afin que je puisse recevoir l'intérieur du lieu

Ma peur de ne pas savoir nommer l'endroit
est prolongée par une joie immense
elle se manifeste à la vision
par un frémissement joyeux des pieds nus

Un verre est posé face à mes yeux
l'eau qu'il contient verse une femme
qui déborde du corps où elle se trouve
lorsqu'elle pense à moi

Sa chanson me protège
du lent trajet des murs

Questionné au sujet de l'orbite à décrire
je suis du doigt
chaque nervure de chaque traversée
je salue chaque pièce par son nom secret

Le son de toute une vie
vibre accroupi sur le seuil

Je franchis le croquis du déchirement
des voiles
aucun geste ne manque au lieu
pour atteindre la gorge de l'autre souffle

*Pendant le festin,
l'itinéraire continue*

Je dresse la table à flanc de montagne,
le plus près possible d'une source.
Je choisis les verres dont on voit le
reflet de très loin.

Il faudra porter les chaises, les poser
quand elles seront fatiguées.

La nappe servira à cacher les traces
du poids des mains sur le bois de la
table. Personne ne doit voir qu'elle est
fatiguée et qu'elle continue à marcher
quand même.

Nous promettons d'aimer nos grains.

À mon festin d'itinéraire, il n'y a
rien à manger. Chacun apporte ce qui
lui manque, une personne, un vœu ou
même un oubli.

Ainsi se nourrit le paysage qui continue
à défiler derrière nous.

Nos vêtements sont légers, ils
rétrécissent au fur et à mesure que nous
nous rapprochons du soleil.

Nous promettons de ne pas
redescendre.

D'autres pays du monde montent avec
moi. Des minarets d'escalade attendent
des voix d'appel pour les polliniser.
Des pagodes en transhumance montent
avec leurs toits en accordéon, elles
ressemblent à des chenilles (mais les
chenilles n'ont pas encore de portes).
Les invités viennent du monde entier.
Ils ont tous la nostalgie d'un autre lieu.
Nous discutons longtemps pour savoir
s'il s'agit du même pour chacun.

Nous promettons de célébrer la liturgie
du vertige.

Des rochers s'aiguisent dans les mains.
Ce sont des Évangiles compressés, des
livres arrondis pour les rendre plus
mobiles et leur permettre de rouler.
Les jeter vers le haut. Les prières
ricochent sur l'herbe, dévalent vers le
sommet.

Nous promettons d'être plus doux
qu'elles.

La tempête nourrit nos corps. Nous
écartons les bras pour offrir le plus
de surface possible à son souffle.
Nous glissons le long des rochers pour
remercier la terre de continuer à nous
porter.
Les entailles et les plaies sur nos peaux
forment une écriture.

En la lisant sur le corps de l'autre, nous
inventons des noms d'espèces de fleurs.
Elles apparaissent en même temps.

Nous promettons de nous retrouver
bientôt.

Excursion à flanc d'hommes

Les autocars ne montent pas jusque ici
 les gens non plus
 alors on s'arrête à mi-pente
 en serrant son thermos contre sa poitrine
 en discutant du prix du trajet
 au-delà de ces limites
 quelque chose de mieux que l'homme
 nous attend
 un monolithe accroupi
 il ressemble au chauffeur
 si loin d'un dieu
 qu'il tient des fleurs dans ses bras

À cette altitude
 la nuit et le jour vivent ensemble dans
 le ciel
 je raconte aux plus vieux
 la modestie des étoiles
 mon expression se fait si douce
 qu'une passagère
 tentée de les piquer dans son chapeau
 redescend à pied
 poussée par une force invisible
 regarde
 disent les enfants
 regarde d'où vient le vent qui nous fait
 grandir

Ici on fait du fromage
 léger comme l'air
 on trait le temps
 et des troupeaux d'ombre
 viennent caresser la vallée
 chacun de nous serre un corps contre soi

la pierre ondule
 cela arrive tous les jours vers cinq heures
 quand sa part douce restée dans la mer
 l'appelle
 je suis toujours là
 moi aussi moi aussi
 comment ça va là-haut
 ça va mais les vagues me manquent tu sais
 et qu'est-ce qu'ils me trouvent tous
 demande la pierre d'en haut
 tu es tout ce qui leur manque
 répond la pierre d'en bas
 le sel m'a appris bien des choses
 demande aux hommes de t'apporter
 leur fatigue
 et quelques coquillages
 non toi viens te percher avec moi
 aussi haut que tu ailles
 les vagues te suivront
 en faisant sonner l'écume à leur cou

Émus
 les hommes assistent à ce dialogue
 ils savent qu'ils touchent quelque chose
 se disent qu'ils ne seront plus les mêmes
 une fois redescendus
 le moteur du car s'arrête
 tout semble silencieux
 tout parle

Roman vu d'ailleurs

Je crois être en train d'écrire
 je n'en suis pas sûr
 vaguement venu de moi
 un désespoir bavard
 s'envole en diagonale
 je m'exerce à me vider de tout bruit

Naît un désir de cases à cocher
 en échange je laisse entrer les oiseaux
 ils en savent plus long que l'histoire

Cet entourage animal
 découvre l'épaule
 d'une rivière à sang chaud
 les personnages se raniment
 l'écritoire est peuplé

Le placard sent bon
 là où j'ai rangé
 les mots devenus trop étroits
 (je grandis à vue d'œil)
 dans quelques heures
 la nuit donnera une conférence
 sur l'art du soleil
 l'odeur vient déjà fleurir les abîmes

Fille du froid
 l'heure d'écrire brûle sans discontinuer
 une page aux bords retroussés
 vit quelques instants de grâce
 sa bouche me suit partout
 sur ma feuille la vie respire
 avec une robe d'avance
 vivante couverture pour habiller les livres

À l'intérieur de moi
 des bras et des jambes progressent
 l'intrigue du roman transpire à travers
 cela rend les manches trop petites
 pour comprendre les femmes
 j'aime ces tissus trempés
 qui rétrécissent le feu à la taille d'un doute
 ponctuations d'un dialogue de bêtes
 bien ajusté aux chapitres
 couleurs qui précèdent et qui suivent

Je crois être en train d'écrire
 mes mots n'en sont pas sûrs
 la chair du matin
 progresse vers le soir
 histoire au milieu de l'histoire
 un corps s'exerce à retourner le sens

Pietragalla danse Jimi Hendrix pour faire venir le printemps

Souplesse nomade montreuse de sud
électrifiée collée à la mer
tu rampes
le reste du monde suit

Étreinte rasée aux aisselles
le sexe de la terre te chasse vers le haut
invisible
assis sur une chaise
le printemps se tait te regarde te refuse

le ciel
prolonge ses cordes
et vient
donner asile
à la danseuse

Visage d'île tu glisses
grand écart de la pierre
griffes aériennes d'un monument
à la chanson barbelée des soies

la caresse des chaînes
est le balancement du blues
le cercueil des esclaves
passe de maître en maître
tu les libères avec ton corps

Le printemps se lève
pubis saillant territoire rentré
tu connais le chemin qui fait saigner les pieds
le printemps se lève
tu laisses peser le rituel de l'envol
pour toi Jimi cogne du poing sur la terre
le printemps se lève
te prends dans ses fleurs te rythmes te réinventes
souplesse nomade montreuse de sud
le printemps se lève

La nostalgie latérale d'un soleil assis

À une exception près
j'ai toujours su compter les jours qui me séparent
du tout premier d'entre eux

J'ai toujours pensé beaucoup de bien
de chaque extrémité du monde
et des branches qui s'éloignent et se rapprochent
quand la famille des arbres court autour du voyageur
et varie la vitesse
du paysage

J'ai si peu fréquenté mes pas
cela tient sans doute à une certaine manière de marcher
offerte en cadeau par la terre
à ma nostalgie latérale d'un soleil assis

Il vient près de moi pour équilibrer ce rêve
qui m'annonce chaque nuit le tout dernier des jours
à une exception près

Le seuil se penche

Demain matin le seuil se penche
pour renverser tendrement
cette femme dans mes yeux

Le petit déjeuner continue de marcher droit
cette maison-là a le corps souple
personne n'y songe
à décorer la douceur d'un revers de fracas

Elle
elle ne sert pas à boire
le ciel se verse tout seul
de la voir éveillée
ce matin le soleil viendra nous tendre
les bras
et nous courrons sans nous fatiguer
légers comme la chaleur

La tasse est profonde
grâce aux pensées qui aiment
et font bouillir l'eau

Sur le seuil du matin j'ai posé une lettre
écrite avec l'embouchure des doigts
elle dit que même mal réveillé
nul n'est tirillé de vie en vie
et que toute femme a droit
de se reposer debout

Un rire borde l'ouvrage de ses yeux
jardins qui ressemblent aux rêves
où elle a frotté ses yeux
parfums grands ouverts
sur ces seuils qu'on reconnaît à leurs portes

C'est un jeu très sérieux
les pieds se penchent avant d'entrer
moitié par respect
moitié pour la curiosité sauvage
de respirer l'angle qu'ils font
avec la maison

Cette heure tenue dans la main
d'une femme
est si douce que tout va bien au bout
des lames
nous les hommes
sommes les seules chairs que nous
découpons
et qui repoussent encore plus belles
d'avoir penché les seuils

Petits travaux d'aménagement

Le ciel a forgé le jardin
 et moi je retourne à la pluie
 les bras autour des genoux
 comme les enfants en forme d'allumette
 brindilles qui voudraient se mouiller
 un peu mais pas trop

Je retourne à l'eau qui marche sur nos vies
 et je salue sa tendance à vrombir

Le seul son des gouttes ne lui suffit pas
 elle a besoin d'un autre bruit
 du chant d'un souffle qui vibre comme
 une antenne
 il y a de l'humour dans cette envie
 plus belle encore que l'envers des larmes
 quand leur mouvement désespère de
 s'arrêter de rire
 ou bien pleure de se cacher

Je rêve de ce simple pas frotté sur
 le grattoir
 de cette seconde plus neuve que celle
 d'avant
 je l'ai déjà vécue
 peut-être à moitié seulement quand j'y
 réfléchis
 en tout cas je sais les coins tendres des
 meubles sur les flancs
 quand on marche à tâtons la nuit
 vers quelqu'un qu'on aime

Nous en aurons vu des pays
 avant de revenir
 rien n'était de trop
 puisqu'ici
 rien ne vieillit assez gravement pour
 changer de couleur

J'aime ces moments uniques
 où le bleu brûle sans jamais se répéter
 j'aime ce pays où le feu prie pour notre
 retour
 terre où le soufre bénit les hommes
 ciel où je me moque des autres

La pluie a forgé le jardin jusque dans
 la cuisine
 là
 tu as suspendu les ustensiles en cuivre
 avec tous ces objets que tu animes
 d'une façon qui les rend très doux
 comme tout ce qui me parle de toi

Stéphane Méliade

*p o è t e d e
 s e r v i c e*

m o m e n t c r i t i q u e

Des doutes sérieux pèsent sur la récente réédition française des Cantos de Pound

*Nous sommes en train de lancer
éternellement les mêmes dés jaunis
avec le temps*

Santiago Molina

Vient de paraître chez Flammarion, traduit en français par cinq écrivains, le livre des quelques cent quarante *Cantos* d'Esra Pound. L'ancienne édition était épuisée depuis des lustres... Un livre agréable au toucher et aux yeux, à la couverture claire au grain doux et souple, fins feuillets, délicate typographie. *Cantos*, chants au rythme stroboscopique, chants burlesques et chants titanesques, épopée par le sujet, l'homme, l'homme patriarcal des siècles passés ; épopée heureuse, malheureuse, dérangement, selon le moment du stroboscope ; *Cantos* débutant par le retour du personnage d'Ulysse sur la scène de la littérature

mondiale, après Homère et Joyce.

Que devons-nous à ce grand fou ou pas loin - des années retenu dans la prison d'un hôpital psychiatrique - de barde américain Esra Pound (1885 - 1972) ? La nouvelle Aphrodite, c'est à dire l'éternelle modernité ? Ou bien déjà son image dans un vieux miroir, la post-modernité ?

Mais comment répondre à cette brûlante question, alors que peut-être nous nous serons trompés de chemin, comme on peut l'être à certains moments, au carrefour de la « modeste » traduction des *Cantos*, modeste au moins en partie (l'on peut rêver que Denis Roche par exemple, en traduise la totalité, car l'œuvre d'Esra Pound sera un jour ainsi mieux connue et appréciée des amateurs francophones).

Les *Cantos* forment une sorte de compilation érudite, étrangement façonnée de commentaires, farcie de citations d'ouvrages anciens et rares, de grandes et de petites histoires venues de l'Italie, de la France, de l'Amérique du Nord, de la Chine, dans une langue à la fois savante et mystique, faite de collages et de saupoudrages, langue détachée des quatre mamelles, symétriques et pendantes, de la rime et du rythme, de la métaphore et de la métonymie, langue solitaire, rompant avec d'autres, telles les langues rimbaldiennes ou whitmaniennes, et constituant en fin de compte un journal de lectures, des lectures de toute une vie, lectures de la vie, étonnante, pleine de haines et d'amours, du poète interdit.

Hélas oui, d'entrée la traduction française s'éloigne et nous éloigne du texte de Pound, laissant comme une surimpression floue, et c'est ainsi que dès le premier *canto*, on se trouve en compagnie d'un interprète peu crédible, même désagréable, avec ses formulations

à-la-va-vite, ridicules quasiment, ne rendant pas compte de la stature de l'auteur.

Ce qui fait trembler la plume des jeunes traductrices et traducteurs des cours élémentaires, ce sont ces petits cris sardoniques, à la fois joyeux et exaspérés, propres aux maîtres d'école : « Non-sens ! Contre-sens ! Faux-sens ! Zéro ! » ...Oui, zéro, multiplié par tant d'échos sur les murs fatigués...

Alors, dès que possible, et je dois pour cela remercier mon ami Philippe Fournier (sonneur), dès que j'ai pu, je me suis procuré l'original du livre de Pound, et j'ai commencé à traduire le premier chant des *Ebauches de XXX Cantos*, pour mon plaisir. Et en l'occurrence sincère plaisir à transcrire pour vous en français la traduction anglaise d'une traduction latine, celle-là faite par Pound d'un certain Andreas Divus, qui s'attela jadis au texte grec de l'Odyssée.

Les zigzags d'Ezra Pound dans le temps et dans l'espace commencent donc par le chant célébrant l'éternel retour d'Ulysse, *canto I* lui-même issu des *Ur-Cantos*, prémices de l'ouvrage majeur. Il s'agit, dans le texte que vous allez découvrir (d'abord l'original, puis ma traduction,

et enfin la traduction contestée) d'un passage obligé de l'Odyssée par lequel Ulysse retourne au sein de la terre pour entendre la parole prophétique d'un revenant, Tirésias. Pound recherchait ce même genre de savoir prophétique, un savoir qui hante le silence des grandes bibliothèques. Pound commence *Les Cantos* par une mise en scène, introduisant le langage poétique de la Renaissance tel un collage, choisissant le subterfuge d'user des conventions poétiques du vieil anglais.

Avec ce premier chant, tous les voyages des *Cantos* semblent se dérouler dans l'hallucination d'un espace-temps propre au rêve. Ainsi peut-on s'expliquer l'étonnante architecture des *Cantos*.

Intemporelle sinon universelle quête odysseenne... Pound évalue les chances de la survie d'Ulysse : elles tiennent au culte d'Aphrodite, vénérée déesse née quelque part dans l'écume de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Sud, d'aujourd'hui et d'hier.

Pierre Lamarque

Ezra Pound, *Les Cantos*

I – XXX

*And then went down to the ship,
Set keel to breakers, forth on the godly sea, and
We set up mast and sail on that swart ship,
Bore sheep aboard her, and our bodies also
Heavy with weeping, so winds from sternward
Bore us out onward with bellying canvas,
Circe's this craft, the trim-coifed goddess.
Then sat we amidships, wind jamming the tiller,*

*Thus with stretched sail, we went over sea till day's end.
 Sun to his slumber, shadows o'er all the ocean,
 Came we then to the bounds of deepest water,
 To the Kimmerian lands, and peopled cities
 Covered with close-webbed mist, unpierced ever
 With glitter of sun-rays
 Nor with stars stretched, nor looking back from heaven
 Swartest night stretched over wretched men there.
 The ocean flowing backward, came we then to the place
 Aforesaid by Circe.
 Here did they rites, Perimedes and Eurylochus,
 And drawing sword from my hip
 I dug the ell-square pitkin;
 Poured we libations unto each the dead,
 First mead and then sweet wine, water mixed with white flour.
 Then prayed I many a prayer to the sickly death's-head;
 As set in Ithaca, sterile bulls of the best
 For sacrifice, heaping the pyre with goods,
 A sheep to Tiresias only, black and a bell-sheep.
 Dark blood flowed in the fosse,
 Souls out of Erebus, cadaverous dead, of brides
 Of youths and at the old who had borne much;
 Souls stained with recent tears, girls tender;
 Men many, mauled with bronze lance heads,
 Battle spoil, bearing yet dreory arms,
 These many crowded about me; with shouting,
 Pallor upon me, cried to my men for more beasts;
 Slaughtered the heards, sheep slain of bronze;
 Poured ointment, cried to the gods,
 To Pluto the strong, and praised Proserpine;
 Unsheathed the narrow sword,
 I sat to keep off the impetuous impotent dead,
 Till I should hear Tiresias.
 But first Elpenor came, our friend Elpenor,
 Unburied, cast on the wide earth,
 Limbs that we left in the house of Circe,
 Unwept, unwrapped in sepulchre, since toils urged other:
 Pitiful spirit. And I cried in hurried speech:
 «Elpenor, how art thou come to this dark coast?
 Cam'st thou afoot, outstripping seamen?»*

*And he in heavy speech:
 «Ill fate and abundant wine. I slept in Circe's ingle.
 Going down the long ladder unguarded,
 I fell against the buttress,
 Shattered the nape-nerve, the soul sought Avernus.
 But thou, O King, I bid remember me, unwept, unburied,
 Heap up mine arms, be tomb by sea-bord, and inscribed:*

*A man of no fortune, and with a name to come.
And set my oar up, that I swung mid fellows.»*

*And Anticlea came, whom I beat off, and then Tiresias Theban,
Holding his golden wand, knew me, and spoke first:
«A second time? why? man of ill star,
Facing the sunless dead and this joyless region?
Stand from the fosse, leave me my bloody bever
For soothsay.»*

*And I stepped back,
And he stong with the blood, said then: «Odysseus
Shalt return through spiteful Neptune, over dark seas,
Lose all companions.» And then Anticlea came.
Lie quiet Divus. I mean, that is Andreas Divus,
In officina Wecheli, 1538, out of Homer.
And he sailed, by Sirens and thence outward and away
And unto Circe.*

*Venerandam,
In the Creatan's phrase, with the golden crown, Aphrodite,
Cypri munimenta sortita est, mirthful, orichalchi, with golden
Girdles and breast bands, thou with dark eyelids
Bearing the golden bough of Argicida. So that :*

Ezra Pound, Les Cantos

I – XXX

(Traduction : P. Lamarque)

Alors nous descendîmes au navire
Nous pointâmes la quille sur les brisants, droit sur la religieuse mer, et
Nous levâmes mat et voile sur notre sombre coque,
Embarquant les moutons avec nous,
Lourds de larmes, et les vents de la poupe
Nous portèrent au loin dans leur voile gonflée
Par l'œuvre de Circé, la déesse aux cheveux coiffés.
Alors, assis au creux du navire, le vent forçant la barre,
La voile ainsi tendue, nous filâmes sur la mer jusqu'au soir.
Le soleil à peine endormi, l'océan envahi d'ombres,
Nous allions vers les bornes des grands fonds,
Vers les terres Cimmériennes, et leurs cités peuplées
Recouvertes d'épais tissus de brouillard jamais percés
D'éclats de soleil
Ni étirés d'étoiles, ni ne se souvenant de la divine nuit
Noire étalée par-dessus ces misérables gens.
Laisant les flots de l'océan, nous parvîmes alors à l'endroit

Indiqué par Circé.

Là s'affairaient à leurs rites Perimedes et Eurylochus,
 Et tirant l'épée de ma hanche
 Je creusai le carré de leur fosse commune ;
 Nous répandîmes nos libations sur chaque défunt,
 Hydromel d'abord, puis vin doux, ensuite eau mêlée de blanche farine.
 Enfin j'ai prié, mainte fois prié pour leurs pâles têtes de morts ;
 Selon la règle d'Ithaque les meilleurs bœufs
 Furent sacrifiés, on empila les victuailles sur le bûcher,
 Pour le seul Tirésias un mouton, un noir mouton à sonnaille.
 Du sang sombre coula dans la fosse,
 Âmes extirpées de l'Erèbe, morts cadavéreux, tels ceux d'époux
 Adolescents et jusques aux vieux qui ont tout enduré ;
 Âmes maculées de fraîches larmes, filles délicates,
 Hommes en nombre, lacérés de la pointe des bronzes,
 Dépouilles de guerre chargées encore de leurs lugubres armes,
 Tous ces gens m'entouraient ; J'ai crié,
 Tout pâle, réclamant encore d'autres bêtes à mes hommes ;
 D'autres carnages encore, d'autres moutons défaits par le bronze ;
 Versé l'onction, imploré les dieux,
 Le puissant Pluton et la glorieuse Proserpine ;
 Dégainé ma lame étroite,
 Me suis préparé à repousser ces morts débiles et impétueux,
 Jusqu'à pouvoir entendre enfin Tirésias.
 Mais en premier vint Elpenor, notre ami Elpenor,
 Le non enseveli, l'abandonné à la vaste terre,
 Dont nous avons laissé les membres dans la demeure de Circé,
 Sans larmes, sans robe de sépulcre, pour d'autres tâches plus urgentes.
 Pitoyable esprit. Aussi clamai-je précipitamment:
 « Elpenor, comment es-tu venu jusqu'à cette sombre côte ?
 « Es-tu venu à pied, devançant nos marins ? »
 Et lui martela :
 « Fatalité et abus de vin. Je m'étais endormi chez Circé
 « près de l'âtre.
 « Et cherchant à descendre par la haute échelle sans rampe,
 « J'ai chu sur le contre-fort,
 « Ma nuque fracassée, mon âme s'est enfuie en quête de l'Averne.
 « Mais toi, Ô Roi, de grâce pense à moi qui suis sans larmes,
 « sans funéraires,
 « Fais dresser mes armes et une stèle sur la grève, sur laquelle
 « graver ces mots :
 « *Homme infortuné, et dont le nom reste à venir.* »
 « Et plantez-y ma rame, celle que je balançais au milieu de mes amis. »

Puis vint Anticlée, que je repoussai, et enfin Tirésias de Thèbes
 Tenant son sceptre d'or, qui me reconnut, et parla le premier :
 « Une seconde fois ? pourquoi toi, homme à la mauvaise étoile,
 « Affronter les morts de l'ombre dans ce pays sans joie ?

« Ecarte-toi de la fosse, laisse-moi m'abreuver de sang,
« Afin que je puisse prédire. »

Et je reculai,
Et lui, imbu de sang, dit alors : « L'homme de l'Odyssée
« S'en reviendra malgré la rancune de Neptune, par les sombres
« mers,
« Ayant perdu tous ses compagnons. »
Puis revint le tour d'Anticlée.

Repose en paix, Divus. Ce Divus dont je parle, c'est Andreas
Divus,
In 'officina Wecheli', 1538, d'après Homère.
Et il vogua, près des sirènes, et loin, bien loin encore
Et jusqu'à Circé.
Venerandam,
Selon la phrase du Crétois, celle à la couronne d'or, Aphrodite,
Cypro munimenta sortita est, la joyeuse, l'orichalque, aux
Ceintures et bretelles d'or, Toi aux sombres paupières
brandissant le rameau doré d'Argicide. Et donc :

Pour finir, voici la traduction de ce même texte par M. P. Mikriammos parue dans le livre français des Cantos. J'ai simplement souligné sans commentaire tout ce qui à mon avis trahit l'auteur et la confiance du lecteur: faux-sens, contresens, non-sens, lourdeurs, fadeurs et charabias. On remarquera l'emploi du passé composé au lieu du passé simple, temps pourtant plus élégant et conforme à l'original...

Ezra Pound, Les Cantos

I – XXX

(traduction P. Mikriammos)

Puis, descendus au navire, / Nous avons mis la quille aux brisants, droit sur la mer divine, / Et nous avons dressé mât et voile sur cette noire nef, / Embarqué les moutons, et nous-mêmes aussi / Lourds de larmes, et de l'arrière les vents / Nous ont emportés sous la toile bombée, / De Circé l'ouvrage, la déesse bien coiffée. / Puis nous asseyant au milieu du navire, barre coincée par le vent, / La voile ainsi gonflée, nous avons filé jusqu'à la fin du jour. / Soleil s'est endormi, ombres sur l'océan, / Nous sommes arrivés aux abords des grands fonds, / Pays des Kimmériens, peuple de ces villes / Couvertes de brumes opaques, que ne perce jamais / L'étincelant soleil / Ni aux cieux étoilés, ni que ses regards en reviennent / Une nuit des plus noires recouvre ces malheureux. /

L'océan refluant, nous parvenons enfin à l'endroit / Indiqué par Circé. Ici firent les rites, Périclès, Eurycle, / Et tirant le glaive à ma hanche / J'ai creusé la fosse carrée d'une aune ; / Nous avons versé les libations à chacun des morts. / Hydromel d'abord, vin doux, eau mêlée de farine blanche. / Puis j'ai dit mainte prière aux défunts, têtes infirmes ;

Comme de règle en Ithaque, les meilleurs des taureaux stériles / En sacrifice, amassant les offrandes sur le bûcher, / Un bélier au seul Tirésias, un noir sonnailler. / Le sang foncé coule dans la fosse, / Les âmes sortent de l'Érèbe, défunts cadavéreux, épouses / Enfants et vieux qui souffrirent beaucoup ; / Âmes maculées de larmes récentes, tendres filles, / Hommes en nombre, meurtris par le bronze des lances, / Dépouilles des batailles, portant encor leurs armes ensanglantées, / Cette foule m'entourait ; en criant, / J'ai pâli, réclamé d'autres bêtes à mes hommes / Égorgent les moutons, qui tombent sous l'airain ; / L'onction est faite en implorant les dieux, / Pluton le fort, Proserpine louée ; / Dégainant le glaive étroit, je me suis assis pour écarter les morts impuissants impétueux, / Tant que je n'aurais pas entendu Tirésias. / Mais en premier vint Elpénor, notre ami Elpénor, / Non enseveli encore, laissé sur la vaste terre, / Ses membres étaient restés sous le toit de Circé, / Sans pleurs, sans sépulture, d'autres labeurs pressaient. / Il faisait pitié. Et je clamai ces paroles rapides / «Elpénor, comment es-tu venu jusqu'à cette sombre côte ? / « Est-ce à pied que tu as devancé l'équipage ? » / Et lui d'une voix lourde / « Fatalité et foison de vins. je dormais chez Circé, au coin du feu. / « Descendant la longue échelle sans prendre garde, / « J'ai chu sur le contrefort, / « La nuque brisée, mon âme cherche l'Averne. / « Mais de grâce, Ô Roi, ne m'oublie pas, sans pleurs

ni funérailles, / « Entasse mes armes, dresse tombeau sur la grève, et inscris / « Homme infortuné, et au nom à venir. / « Et plante ma rame, que je balançais entre mes compagnons. »

Puis vint Anticlée, que je dus repousser, et Tirésias de Thèbes, / Tenant sa bague d'or, me reconnut et dit d'abord / « Derechef ? pourquoi. toi qui naquis sous une mauvaise étoile,

« Revoir les morts sans soleil et cette région sans joie ? / « Écarte-toi de la fosse, laisse-moi donc boire le sang / « Que je prédise. »

Et j'ai reculé, / Et lui, fort de ce sang, a dit alors : « Ulysse / « Retournera malgré Neptune la Rancune sur les mers sombres, / « Perdra tous compagnons. » / Puis vint le tour d'Anticlée. / Repose en paix Divus. / Je parle là d'Andreas Divus, in officina Wecheli, 1538, tiré d'Homère.

Et il vogua, près des Sirènes et de là plus loin encore.

Et jusque chez Circé. / Venerandam, / Selon la tournure du Crétois, Aphrodite à la couronne d'or, / Cypri munimenta sortita est, en joie, orichalchi, et d'or / Le ceste et les bandes pectorales, toi, / Paupières d'ombre, / Qui portes le rameau d'or de l'Argicide. Et donc :

m o m e n t
c r i t i q u e

Noël à Pâques

Pour les proustiens, c'est Noël à Pâques. Les éditions Gallimard publient les [Carnets] de Proust, un ensemble de documents qui, pour les lecteurs de la *Recherche*, vient en complément des lectures de [Jean Santeuil], de [Contre Sainte-Beuve], c'est à dire des ouvrages préfigurant le grand-oeuvre. On y lit déjà la cristallisation des songes et du temps sur les couleurs et les fleurs, le désir à double face venu dans les noms des pays d'un côté ou de l'autre, l'angoisse du soir adoucie à l'apparition du visage de la mère - abandonnant un dîner au jardin pour un escalier de concessions mutuelles - pastiche et mélange de mère et grand-mère soeurs jumelles dans l'écriture, dans le rêve projeté du roman pourtant naissant dans les notes du doute et de la prescience de la mort, où sont déjà photographiées les dalles hésitantes du temps retrouvé et de la mémoire involontaire. Moments rares de lecture, mais : « ils dominent toute la vie ».

Fragments (Carnet 1)

« Années caractérisées par un rêve, sur un no <une couleur, une grappe, un coin du bois> d'autre part par un désir. Personnes sur le nom et le pays de qui

on se forge des rêves, comme un livre non lu. 3.

Pages écrites. Robert et le chevreau, Maman part en voyage. Le côté de Villebon et le côté de Méséglise. Le vice interpré sceau et ouverture du visage. san Ma grand-mère au jardin, le dîner de M. de Breteville, je monte, le visage de Maman alors depuis dans mes rêves, je ne peux m'endormir, concessions, etc. 7. verso

Escalier pour aller au bain au[x] Réservoir[s] dou[ces] fleurs blanches du tapis répondant aux douces fleurs blanches du mur, escalier muette attente on parle plus bas ; l'odeur de la maison suinte, cinéraires en arrivant.

Nous croyons le passé médiocre parce que nous le pensons mais le passé ce n'est pas cela, c'est telle marche inégalité des dalles de St du baptistère de St Marc (photographie du Repos de St Marc auq <à> laquelle nous n'avions plus pensé, te nous rendant le soleil aveugle sur le canal. Peut-être dois-je bénir ma mauvaise santé, qui m'a appris, par la lenteur la fatigue l'immobilité, le silence, la possibilité de travailler. Les avertissements de mort. Bientôt tu ne pourras plus dire tout cela. La paresse ou le doute ou l'impuissance se réfugiant dans l'incertitude sur la forme d'art. Faut-il en faire un roman, une étude philosophique, suis-je un romancier ? 10. verso et 11.

En réalité ce sont des faiblesses, nous nous autorisons en lisant les grds écrivains les défaillances de notre idéal qui valent mieux que leur oeuvre. 13. verso

Ste Beuve (Causeries du Lundi tome XIII) nous disant que Musset ser avait été adopté par la meilleure société. Naturellement tout cela avec intelligence

(les dernières pages Villemain) mais c'est la vie spirituelle prise par l'envers par ce qui ne donne aucune idée d'elle.
14. verso

Action de jouissance pour chambres genre Versailles. Matière dont le livre doit être fait. Pâquerette. Mort de Caran Dache (*sic*). Dédicace des Maîtres Sonneurs à Eugène Lambert qui était jeune alors. 33

J'~~e n'~~ai ~~cherché la beauté dans la solitude,~~ dans la ~~fui~~ pas plus trouvé le beau dans la solitude que dans la société je l'ai trouvé quand par hasard, à une impression si insignifiante qu'elle fût, ~~une trompe~~ <le son> bruit répété de la trompe de mon automobile voulant en dépasser un<e> autre, venait s'ajouter spontanément une impression antérieure du même genre qui lui donnait une sorte de consistance, d'épaisseur, et qui me ~~donn~~ montrait que la ~~plus grande~~ <joie> la plus grande que puisse avoir l'âme c'est de contenir quelque chose de général et qui la remplit tout entière. Certes ces moments là sont rares mais ils dominant toute la vie. 54 et 54 verso. »

Marcel Proust

Carnets. nrf Gallimard

et aussi

Marcel Proust. A la recherche du temps perdu. Quarto Gallimard 1999 (Edition de Jean-Yves Tadié)

Marcel Proust. Jean Santeuil. Quarto Gallimard 2001

Marcel Proust. Contre Sainte-Beuve. folio Essais. Gallimard

Marcel Proust. Les Plaisirs et les Jours *suivi de* L'indifférent. folio classique. Gallimard

Marcel Proust. Ecrits sur l'art. (Pastiches et mélanges) GF Flammarion

Jean-Yves Tadié. Marcel Proust. I et II. Biographie. Coll. Folio. Gallimard

Jean-Yves Tadié. Proust et le roman. 1971. Coll. Tel Gallimard.

Julia Kristeva. Le Temps sensible. Folio essais.

Philippe Sollers. Proust et Gomorrhe. In Théorie des Exceptions. 1984. folio Essais Gallimard

Philippe Sollers. Proust va gagner *et* Proust et l'expérience intérieure. In La guerre du goût. 1994 nrf Gallimard.

Philippe Sollers. L'œil de Proust. (Un livre tout à fait complémentaire aux Carnets, puisqu'il parle des dessins de Marcel Proust). Editions Stock. 1999

Philippe Sollers. Sur Proust. In Eloge de l'infini. Nrf Gallimard 2001

et encore

« Un homme, une femme, dans une chambre sur la mer. La terrasse est rouge de soleil à l'heure du couchant. Ils commencent à lire ensemble la *Recherche*. Oubliant tout autre projet, jouissant de leurs souvenirs au moment même où ils les vivent - ce qui est la seule vraie définition du bonheur - ils poursuivent leur lecture, et le Grand Hôtel de Cabourg lève l'ancre. »

Christian Péchenard. Proust et les autres. Coll. Le petite vermillon. Ed. La Table Ronde. 1999

sonneur lecteur

06-04-2002

Actualités du stoïcisme

Vient de paraître aux éditions Ellipses, Paris (www.editions-ellipses.com) un petit livre de notre ami Valéry Laurand intitulé *Le vocabulaire des Stoïciens*, et qui traite de façon limpide des principaux concepts de la philosophie de l'école stoïcienne. Voici la quatrième de couverture :

« La pensée stoïcienne est à la fois une et multiple : une, parce que c'est un système rigoureux, où chaque élément dépend étroitement des autres, mais c'est un système suffisamment souple pour que chaque auteur puisse l'accentuer selon ses intérêts philosophiques, et imprimer à telle ou telle notion sa marque personnelle, sans bouleverser pour autant l'harmonie de la doctrine. Il n'y a pas tant un vocabulaire du *stoïcisme* qu'un vocabulaire des *Stoïciens*. Tous les auteurs ont à la fois marqué leur attachement aux paroles fondatrices de Zénon de Cittium et de son second successeur, Chrysippe, et fait oeuvre de philosophes, en repensant toujours le système par eux-mêmes, comme à nouveaux frais. Chaque terme s'enracine donc dans une tradition et s'enrichit au long de l'histoire de l'École, profitant des débats internes mais aussi des controverses avec les autres écoles philosophiques. ce vocabulaire essaie de restituer les enjeux de ces enrichissements, mais aussi la profonde continuité de la pensée stoïcienne, à travers les mots et les oeuvres des Stoïciens. »

p.l.

n o t e s d e
l e c t u r e

non poésie du monde

Petit conte moderne

Je regarde un reportage sur Arte concernant la vie d'anciens travailleurs de chez Microsoft (les Microserfs, comme si bien écrit dans un titre de thriller). L'émission est rythmée par des bruits de doigts tapant sur le clavier, illustration sonore répétitive qui finit par être insupportable. J'ai envie de jeter mon ordinateur par la fenêtre. Je consulte donc mon petit psy illustré, qui me rassure : « Qu'il s'agisse de symptômes ou de traits de caractère, les manifestations obsessionnelles font partie de ce qui est attendu normalement d'un enfant à certaines périodes de sa vie. Ce ne sont en rien des bizarreries évolutives, mais des éléments structurants, nécessaires au développement de l'enfant. » (Nouveau traité de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent. Lebovici, Diatkine, Soulé. Tome 2. p.1136).

Rassuré cinq minutes seulement : des gars seuls dans des grandes maisons près de l'autoroute de Seattle, à la retraite à trente ans, l'air hagard, ne sachant pas quoi faire de leur temps et de leur argent. Ils ne seront pas heureux et n'auront pas beaucoup de petits complexes d'Oedipe.

Il n'y a pas de bibliothèque dans leur maison.

s.

Voyages surréalistes

Victor Brauner : Surréaliste excentrique

Victor Brauner s'affirma comme un peintre surréaliste dès l'année 1924, dans la mouvance avant-gardiste roumaine, en même temps qu'il co-éditait les magazines qui ont lancé la poésie picturale. Né en 1903, Victor Brauner participa activement à la première vague de l'avant-garde roumaine, qui devança de 15 ans Dada et le surréalisme européen.

Brauner arrive à Paris en 1930 et Yves Tanguy l'introduit bientôt dans le cercle surréaliste. A partir de ce moment, il expose avec le groupe d'André Breton à New-York, à San Francisco, à Londres, à Paris, au Japon. Ses dessins, calques de magie, ont été influencés par ses racines roumaines et leur folklore. Il saupoudre ses compositions de traces de magie noire, de talismans, de 'pentacles' et autres objets d'exorcisme, et d'« incantations géomantiques ». Son intérêt sa vie durant pour la magie et l'occultisme se retrouve dans des dessins étranges publiés dans un livre appelé « Les dessins Magiques de Victor Brauner », avec des commentaires de l'historien d'art Sarane Alexandrian (1965).

Outre son 'one man show' à Bucarest en 1924, et celui organisé à Paris en 1934 (dont le catalogue fut préfacé par André Breton), parmi les événements marquants de sa carrière on remarque sa collaboration avec les poètes surréalistes pour l'illustration de leurs oeuvres. Sa participation à l'Exposition Internationale des Peintres Surréalistes (Paris, 1959-1960) l'a confirmé comme l'un des plus importants peintres de sa génération. Après sa mort, le Musée National d'Art Moderne de Paris exposa une rétrospective de ses oeuvres (1972).

Son style lyrique dans lequel le rêve joue un rôle primordial était unique pour le mouvement surréaliste, la facture de ses compositions faisant appel à des références empruntées à la mythologie, à la nature, à des scènes de la ville. On peut analyser sa création selon trois périodes distinctes :

- Cubiste et Constructiviste (1917-1933),
- Symboliste, Folklorique et Occulte (1934-1949),
- Psychanalytique et Erotique (1950-1966).

Obsédé par une vision pendant des années, il réalisa des auto-portraits dont il cachait ou ôtait l'oeil gauche. Et, lors d'une de ses réunions conviviales (le 27 Août 1938), dans une discussion animée, Oskar Dominguez, un autre peintre surréaliste, vida son verre et, par accident, le verre lancé en arrière frappa violemment Brauner à l'œil qu'il perdit définitivement. Ainsi, la prémonition du peintre devint-elle légendaire dans le répertoire folklorique surréaliste. Cet accident induisit un changement dans la direction de ses oeuvres. Convaincu qu'il était désormais en mesure de

faire des prophéties, il se lança dans l'évocation de fantômes 'femelles', et de la magie conflictuelle entre un artiste et ses démons.

A Houston, la « Menil Collection » a présenté le 6 Janvier 2002 la première exposition complète aux Etats-Unis des oeuvres de Brauner - un trésor européen sous-estimé. Redécouvert ces dernières années, les étudiants d'art ont pu remarquer son implication dans le 'Mysticisme' de l'Europe de l'Est, unique par son humour noir, son modernisme, et son 'auto-contemplation'.

Les curateurs, Ileana Marcoulescou et Susan Davidson, ont réuni 55 peintures, sculptures et oeuvres sur papier. Le catalogue abondamment illustré est la première publication en anglais destinée à examiner la carrière de Brauner et contient des notes techniques de Brad Epley sur l'utilisation des cires par l'artiste, ce qui était une innovation.

Cette présentation, trop longtemps attendue, met en lumière sa contribution majeure au mouvement surréaliste.

Papier-collé surréaliste

A la question posée à Max Ernst : « Quelle fût la conquête la plus noble du papier-collé ? », celui-ci répondit : « C'est l'irrationnel, l'irruption magistrale de l'irrationnel dans les domaines de l'art, de la poésie, de la mode, et dans la vie privée des individus. »

Il n'y a que peu de galeries sélectes à

New-York qui présentent l'histoire du Surréalisme comme un choix esthétique. L'une d'elles est la Galerie Zabriskie qui nous propose ses collections d'André Masson et Georges Hugnet. Dans le passé, la Galerie a présenté des expositions nombreuses en rapport avec mon sujet favori, dont : « Surréalisme 1936 Objets, Photographies et Documents » 1986, « Sculpture du surréalisme » (1987), « L'image du surréalisme » (1989), « André Masson en Amérique » (1996) et « G. Hugnet » (1999).

L'exposition en cours, « Le surréalisme en Papier-Collé », présente les oeuvres d'artistes notoires tels que Max Ernst, Joseph Cornell, Eileen Agar, Valentine Penrose, Marcel Marien, Max Bucaille et Max Servais, parmi d'autres.

Le collage surréaliste, en contraste avec le cubisme, l'expressionnisme et le papier-collé constructiviste, insiste par dessus tout sur la libre association des objets dans le processus. Les objets trouvés sont utilisés dans une stratégie créative spontanée pour obtenir des résultats fortuits. Il y a plusieurs techniques inventées par les surréalistes, telles que « fumuage », « frottage », « dé-collage » (morceaux de posters déchirés, sorte de collage à rebours). Tout est tentative d'échapper au mode de composition rationnelle. Couper et coller de façon aléatoire produit souvent des histoires humoristiques et fantasmagoriques, comme dans des rêves.

De textes et d'images découpés de périodiques, combinés avec des fragments coquins de nus, résultent des poèmes visuels insensés appelés « Septième face du Collage » par

Hugnet.

L'arrangement de Joseph Cornell conçu avec des barrettes de flash pour photo, des cartes d'éphémérides et des corps célestes planétaires surimposés sur des ruines anciennes donne un effet 3-D et ouvre la voie à un assemblage d'Icône Surréaliste.

Max Ernst crée le roman par collages dans « Rêve d'une jeune-fille qui désire entrer au couvent », « Une semaine de bonté » et « Femmes sans tête sur des pages d'images », sous-entendant la narration, et reposant sur la juxtaposition d'éléments et une dislocation du temps, des dimensions et des lieux, construisant ainsi un monde hallucinatoire. En effet, Ernst crée une dislocation visuelle combinant des images venant de vieux magazines de l'époque victorienne, de périodiques scientifiques et de journaux d'architecture.

En 1927, André Masson s'est mis à coller des plumes délicatement colorées sur des dessins, dans l'intention de donner l'impression du vol ondulé d'oiseaux. Plus tard, il ajouta sur ses peintures du sable avec des gouttes de peinture rouge simulant du sang. Il arpenta les plages méditerranéennes à la recherche de bouts de bois, de cailloux, de coraux, d'algues, de bouts de corde et d'arêtes de poisson avec lesquels il façonnait des créatures démoniaques.

Depuis 1936, Ellen Agar façonne des formes où les matériaux sont harmonieusement assemblés par collage. Elle découpe des têtes de profil et les entoure de découpages de bijoux sortis des magazines illustrés de mercerie, de papier de décoration, de papillons colorés et de serpents variés ; le tout

assemblé en sorte de création : « Collages Baroques ».

Dans cette exposition d'œuvres, pour la plupart complètes avant 1950, le Collage Surréaliste se réclame d'une tradition de contradiction : tout en reconnaissant une paternité aux Dadaïstes et aux Cubistes, les Surréalistes ont amené une contribution nouvelle, clairement illustrée par l'exposition à la Galerie Zabriskie.

David Gascoyne (1916-2001)

David Gascoyne était un surréaliste anglais, poète et critique d'art. Il a été remarqué dès l'âge de 16 ans par son premier recueil de poésie : « Le Balcon Romain » et son premier roman : « Jour d'Ouverture ». Vers la fin des années 1930, Gascoyne a été considéré comme l'un des plus originaux poètes de son temps et l'un des premiers champions du surréalisme et un an plus tard, il organisa « L'Exposition Internationale du Surréalisme à Londres ».

En 1937, Gascoyne contacta les poètes Benjamin Fondane et Pierre-Jean Jouve. Il établit une relation pendant plusieurs mois avec la femme de Jouve qui était psychanalyste. Dans son troisième recueil de poésie (1937-1942, coloré de huit reproductions étonnantes de Graham Sutherland), Gascoyne s'exprime avec maturité et fait sensation comme poète spirituel. Cyril Connolly dit que «ses poèmes nous amènent, avec un langage froid, calme et sensible, aussi près du bord d'un précipice qu'un humain soit

en mesure d'aller, et aussi de revenir». Une nouvelle édition de ses poèmes (1937-1942) est en cours de préparation par Stina Koverund pour une sortie possible en Avril 2002.

Gascoyne était aussi considéré comme un traducteur éminent des Surréalistes français. Il a traduit Breton, Eluard et Jean Jouve. Il a découvert le philosophe existentiel Léon Chestov, qui mourut pratiquement inconnu. Gascoyne a écrit un essai en 1949 qui reconnaît et situe la valeur de Chestov.

La vie de David Gascoyne est une longue recherche de sens, sans cesse à la limite de l'emprise de la drogue et de la folie. Finalement, en fin de vie, il fut reconnu dans son propre pays et il fut décoré en France, « Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres » par le Ministère de la Culture.

Le décor du désir à la Galerie Ubu

Voici le titre d'une nouvelle exposition à la Galerie Ubu : « Derrière le rideau surréaliste : Sexe, Sensualité et Silence ». L'exposition campe l'exploration du sexe par les surréalistes dans le média visuel. Timothy Baum, marchand d'art surréaliste de renom a apporté la contribution de sa magnifique collection d'oeuvres importantes. Cette exposition réunit Léonore Fini, Kurt Seligman, Raul Ubac, Valentine Hugo, Oscar Domingues, Roberto Matta, Angel Planells, René Magritte, Hans Bellmer, Victor Brauner, Man Ray, André Masson

et Pablo Picasso. Tous ces artistes ont considéré le désir érotique comme une importante prise de conscience de soi et la représentation du désir érotique comme un véhicule d'exploration ou de réflexion sur l'inconscient.

L'expression sexuelle est si explicite dans cette exposition qu'elle peut choquer encore. En 1928, « L'Histoire de l'Oeil » par Georges Bataille était publiée sous le pseudonyme de Lord Auch dans une minuscule édition de 139 pages, illustrée par André Masson. Voici une citation du livre : « Lorsque je lui ai demandé ce que signifiait le mot 'uriner', elle répondit 'buriner', les yeux, avec un rasoir, quelque chose de rouge, le soleil. [...] La forme de l'oeil, à l'entendre, était celle de l'œuf. [...] Elle jouait gaiement avec les mots, disant tantôt 'casser un oeil', tantôt 'crever un oeuf', tenant d'insoutenables raisonnements ».

Il a fallu 40 ans pour que Georges Bataille publie le livre sous son propre nom.

« Visual Erotica » par Picasso est parmi les plus osés. En 1941, Picasso écrit un scénario intitulé : « Le désir attrapé par la queue », où l'écriture spontanée sur le sexe montre que le désir refoulé offre finalement un aperçu du futur. L'exposition d'Ubu est provocatrice, excitante et ne peut certainement pas passer inaperçue.

Valéry Oisteanu

Textes traduits par O. Norris

sensdessus dessous

Voyage à travers le carrelage

Depuis lundi j'ai une idée qui trotte dans ma tête.
Je n'y avais pas prêté attention mais cela fait 5 jours que dès que j'ai un instant de liberté, elle pointe le bout de son nez.
Aussi, aujourd'hui vendredi, j'ai décidé de m'y arrêter.
C'est une idée de voyage.
J'ai décidé de partir en voyage à travers... mon carrelage.

Je l'ai évoquée (cette idée) à ceux qui me connaissent, elle ne les a nullement étonnés, ils attendent, curieux, de voir « comment cela va se passer ».
Bien sûr, je n'en ai pas parlé à ceux que je ne connais pas, car n'étant programmé sur aucune brochure de «rêv-vacances» le sujet du voyage leur serait apparu non seulement saugrenu mais... inimaginable.

Je me suis dit en tout cas que le départ était drôlement facilité : nul besoin d'économiser des mois à l'avance, ni de réserver des billets, ni de s'éterniser des heures aéroportuaires dans le surbooking aléatoire d'un avion en partance .

Alors, en fin d'après-midi, j'ai pris l'idée en main et je me suis penchée sur ma destination.

Le carrelage en question est une terre cuite peinte à la main au début du 19ème (ah ! je sens déjà l'envie de m'accompagner qui vous titille) ; quatre carreaux pour faire la totalité d'un dessin et les dessins sont reproduits ainsi dans toute la pièce (j'en profite pour noter que dès mon retour de voyage je referai les joints, ils en ont besoin).

Dans chaque dessin se mêlent des triangles bleu-azul, des cercles ocre, des bordures jaunes, des arabesques marrons, et des carrés rouges.

Heureux mélange très coloré de culture hispano-mauresque (excepté le vert qui en est absent), dans ces trois couleurs primaires peintes sur fond dégradé d'ocre gris.

Le voyage s'annonce de toute beauté.

Allez Hop j'y vais ! Je décide cela sur un coup de tête, puisque je n'ai aucun

bagage à préparer, et plonge à l'intérieur d'un triangle azul.

Me voici dans les mains d'un compagnon-peintre Andalou.

Pour ne pas oublier ce bleu dont il raffole, celui du lever du jour où la couleur de la mer rejoint celle du ciel à l'horizon, il dessine des triangles bleus à chaque angle de carreau qui, une fois assemblés, formeront des losanges d'azulejos.

Son esprit part dans le dessin (et moi je le suis), son esprit part tout près des siens.

Le voici au village, à Salares, il y retournera l'an prochain quand il aura fini son ouvrage (toute la maison à carreler).

Il ira chasser le chamois, tuer le sanglier, dépecer les bêtes avec José et faire la saucisse et le pâté, il se sent tout joyeux à cette idée (et la joie me gagne à ses côtés).

Il pense aux ruelles étroites du village, il pense à « l'Alminar », il pense à son église où il aime tant à se recueillir, c'est une ancienne mosquée, lui a dit le curé.

Et le voilà avec ses doigts, devenus mémoires, peignant des minarets, des arabesques cornues de chamois, des ronds rouges comme ces cercles que forme le soleil lorsqu'il se couche sur les pieds de vigne.

Il rit (et moi aussi) de ce qu'il a produit, et trouve que l'effet est joli et fort réussi.

Et il regarde, un peu fier, tout un pan de sa vie retracé par ces simples dessins sur un simple carrelage.

Et moi aussi... je suis fière de lui...

... puisque j'ai marché marché sous le soleil brûlant d'Andalousie

... puisque j'ai traqué la bête, j'ai tué l'animal et j'ai fait le pâté

... puisqu'au soleil couchant j'ai admiré les reflets des couleurs sur la vigne et les oliviers

... puisque j'ai remonté les rues escarpées du village et me suis recueillie dans ce lieu saint où j'ai prié ... Dieu ? Allah ?... (là, je ne sais plus trop bien)

... puisque me voilà, ce soir, éreintée heureuse et ravie avec tant de souvenirs à raconter à ... à ... mais vous le savez ! je vous ai expliqué au début...des souvenirs à raconter à ... à ceux qui me connaissent...

cemara

s é q u e n c e s

Lamma Donante

Soir brûlé

*On la voyait encore à la nuit,
accroupie sur sa porte obscure
à remuer des braises
sous des marmites de fonte noire.
Je l'aimais, il me semblait
qu'elle était la terre même.*

Yves Bonnefoy
(Rue traversière et autres récits en rêve)

Sur une mule entre Juigalpa
et San Pedro de Lóvago.
Une mule qui ressemblait à un mobile
lumignon allumé par le scintillement
des quatre sabots au raz
de la terre caillouteuse du chemin.
Sur une mule allait Grand-mère :
au petit trot dans les sentes de l'été
à pas lent dans les traverses de l'hiver
mais toujours elle arrivait à l'heure
aux marchés de la plaine ou de la montagne
aux vergers de pains des rives du Sique
aux fêtes des mineurs de la Liberté
aux fromageries de Comalapa
aux orangeries de Santo Tomás
aux embarcadères du Rama
malgré les quinze porcs
qu'elle maintenait attachés à sa seule
corde de pèlerine funambule.

Sur une mule au bord du fil nocturne
des défilés illuminés de lucioles.

*

Les confins du Chontales n'existent pas
à moins que les diabolins
des ravins ensorcelés n'attachent
les pattes de la mule.

*

Grand-mère regardait en arrière
en tirant les porcs,
les mules devant
regardaient la côte ou la descente.
Pour les yeux du ciel
Grand-mère, sa mule et les porcs
c'étaient des points bruns ouvrant l'horizon
de l'éternité de la plaine.

*

Ce point-là c'est grand-mère
et le reste de la page blanche

la plaine

*

les bouchers affûtent
leurs couteaux sur la meule
de la pleine lune qui annonce
l'arrivée de Grand-mère dans la contrée.

*

Une carte qui détaillerait les traversées
de Grand-mère serait
une géographie tracée selon le vol
du garde-ravin :
rasant les eaux dormantes des trous d'eau,
tranchant les ruisseaux se jetant
dans les remous des nappes de troncs
ou, selon le vol du saute-cactus :
discret parmi les lances des dattiers
coyolites.

Grand-mère regardant le lac

Grand-mère jamais n'a navigué
sur le Grand Lac Nicaragua,
elle est restée à terre
de ce côté-ci du Chontales.
Quoique, depuis une colline
obscur, non loin d'Acopaya,
elle aura pu voir s'allumer
les lointains acétylènes des chandelles
du port de San Ubaldo,
deviner depuis la selle de sa mule
le vapeur Victoria
en partance vers Granada,
ou les régimes de bananes empilés
sur les bâches des péniches.
Grand-mère est restée dans la plaine
et pendant que les bateaux s'éloignaient
elle cherchait un porc égaré,
perdu dans les guásimes
aux fruits acides et craquants.

*

Marchande de porcs, tu lavais tes mains
à l'épiphanie d'eau
que t'envoyait le Seigneur des Guerriers
dans les chemins de l'été.

*

Circé des contrées poussiéreuses,
a pensé le poète
quand il l'a vue descendre des coteaux
rouges de baies
avec sa file de porcs soumis.
Mais le poète a fait erreur : Grand-mère
attendait l'Amour-Voyageur
et entre-temps
elle liait et déliait la queue des porcs
pour conjurer les diabolins
et leurs apparitions
dans les pailles des chemins
avec leurs voix aiguës rappelant
le sifflement tenace des chouettes.

Mais Grand-mère ne s'est pas trompée :
elle a reconnu
le Voyageur à la cicatrice d'eau douce
que le grand large a tracé dans le teint
outremont des mariniers.
Les chiens roussâtres des fermes
aboyaient
à l'odeur du renard loin de sa tanière.
Le poète détrompé
a rayé de son imagination
le masque du sortilège mythologique
et à la fin il l'a vue elle
tisserande de sentes et traverses
conductrice des espoirs
que taisaient dans le ciel sans lune
la plainte des coyotes,
conductrice des nuages de la plaine
que guettaient les contrées
pour le sacrifice de ses agneaux ambulants
dont le sang répandu dans la canicule
fermait les blessures
de la terre craquelée,
conductrice de la lune pluvieuse
qui attachait sa mule
au pied d'un marronnier en fleur
et décidait entre deux averses
de la nuit qui fut son Thalame.

*

Santiago Molina

(à suivre)

Tableaux d'une exposition

M. Duchamp

L'artisan dans son atelier rêvait
d'un grand espace à côté
des meilleurs créateurs
où sa cruche un jour fût célébrée
dans le regard des autres,
ainsi le potier au marché
expose sur de frêles tréteaux
son œuvre d'argile achevée.
On a dit que Duchamp une coupelle
à la main
préparait lui-même ses tubes de couleurs
selon la technique des grands maîtres
transmise par Cennino Cennini.
Les hommes joueurs d'échecs,
le nu descendant l'escalier,
la broyeuse de chocolat et le ready-made,
il les a forgés afin que nul n'oublie
que chaque image chaque ustensile
chaque couleur
ne sont que hasards nominaux
de la Grande-Œuvre.

La vallée de Dedham */ J. Constable*

Une journée dans la vallée de Dedham :
où l'on regarde un ruisseau
s'enfoncer en terre,
bras cherchant des racines tièdes
ou brillant d'une faux posée sur le sol ;
moment de l'année où les lucioles
commencent à s'éteindre
sitôt la rosée au petit matin
quand les jeunes filles portent leurs fichus
au vent qui arrache les baies des chênes.
Quelle chose s'élançe dans le ciel :
l'église à une lieue d'un clin d'œil,
du haut de ses quatre campaniles,
la fumée des fermes entamée
par les martinets.

Il y a ceux qui marchent ou qui attendent
ou reposent dans les bosquets :
le chevrier qui surveille ses animaux
par là-bas
n'est peut-être qu'un ermite frileux
au pied du ravin qui attise un feu,
des villageois ont fini de laver les seaux
de la traite,
des femmes guettent les charrois
du chemin
avec leurs moissonneurs assoupis
dans le foin.

Une journée dans la vallée de Deham :
tant fins d'été que venues de l'automne
quant à la tombée du soir on se défait
des labeurs pour l'allégresse
dans les rondes
avec le vieil accordéon et la danse
des femmes
ou monter le cheval qui paissait libre
tout le jour.

Santiago Molina

(à suivre)

Allégories

Sir Bertrand Russell, mon maître, s'est fâché avec moi

Tiens, quelle heureuse surprise, me dit Sir Bertrand Russell, sa frêle silhouette émergeant de la brume londonienne; eh bien, je vous invite à prendre le thé et nous causerons. Il regarda sa montre: juste à temps, il était 16 h 45. Je regrette, fis-je rapidement, interrompant ainsi le geste qu'il esquissait de me prendre par le bras. J'ai un rendez-vous. Ah, ces jeunes d'aujourd'hui, toujours pressés...! A moins qu'il ne s'agisse d'un rendez-vous d'amour, fit-il en clignant de l'œil. En ce cas, je reconnais être totalement démuné pour vous retenir.

Sans dire un mot de plus, Sir Bertrand Russell s'enfonça à nouveau dans la brume. Je remarquai, lorsqu'il m'eut tourné le dos, que sa silhouette paraissait chancelante. Je faillis courir après lui, pour lui dire: Je vous accompagne! Mais je me retins. Et j'accélérai le pas. Ponctuel, à 17 heures sonnantes je franchis la porte du British Muséum. Installée derrière le pupitre de la bibliothèque, une tasse de thé dans une main et la soucoupe dans l'autre, l'aimable petite vieille, celle de toujours, m'entendit, à l'heure de toujours, lui demander les livres de toujours:

- S'il vous plaît, les Oeuvres choisies de Sir Bertrand Russell. Cette nuit-là, j'eus bien du mal à m'endormir. La brume londonienne m'emplissait la gorge. Le lendemain matin, dès neuf

heures, je téléphonai chez mon maître. Occupé, occupé... impossible d'obtenir la communication. Laisant de coté le protocole, je me rendis à son domicile; je m'excuserais et, au cas où il ne me recevrait pas, j'essaierais de prendre un autre rendez-vous, par l'intermédiaire de son secrétaire. L'autobus à impériale me laissa juste en face de chez lui ...une foule se pressait à sa porte. Qu'était-il arrivé? Sir Bertrand Russell était mort la nuit précédente! Je me frayai passage jusqu'au cercueil. Mon maître était là. Je t'attendais, me dit-il depuis son visage terreux, depuis son corps plus frêle que jamais, depuis ce paradoxe de son absence. Tu aimes plus les livres que la vie, tu as préféré l'œuvre à l'auteur, la lettre à la chair ...eh bien, voilà le résultat: j'avais quelque chose à te dire, quelque chose d'important, et je l'ai oublié; n'attends tout de même pas de moi que, dans ces conditions, je conserve une bonne mémoire. Et, incorrigible, j'ajoutai:

- Sir Bertrand Russell, Sir Bertrand Russell, je vous en supplie, ce message qui m'était destiné, pourrai-je le trouver dans l'un de vos livres? Debout devant le cercueil, je finis par sentir que je l'ennuyais. Mon maître ne voulait plus rien savoir de moi. Je me retirai. Et lorsqu'il m'arrive d'entrer dans une bibliothèque, je demande invariablement: - S'il vous plaît, les Oeuvres complètes de Sir Bertrand Russell.

Marcos Winocur

Traduction de l'espagnol : Jean Hennequin

(à suivre)

s é q u e n c e s

signes sur lapageblanche

Un peu de philosophie pour la critique littéraire

L'histoire de la critique littéraire (on entend d'habitude par « critique » la totalité des disciplines liées aux problèmes de l'art de l'écriture) nous présente des confrontations successives entre ceux qui croient qu'elle doit être un art et ceux qui croient qu'elle doit être une science. On dirait que dans l'époque moderne l'obsession de la critique est celle de devenir - ou de ne devenir pas... - une science. Et les dernières décennies ont vu les victoires de la... science. Depuis le structuralisme, la critique est devenue (avec d'accidentelles... marches arrière, comme dans le cas de Barthes et son retour au *Plaisir du texte*...) le domaine des scientifiques... Les poétiques, les rhétoriques, la pragmatique, etc. ont introduit dans l'étude de la littérature le côté de... « scientificité » qui, on pouvait le croire, lui manquait... Et cette orientation est largement compréhensible. Aujourd'hui les médias ne donnent pas trop de place au commentaire littéraire. Le souci de l'art d'écriture reste l'occupation des universités et des universitaires, et dans ce milieu l'esprit scientifique, l'appareil scientifique, etc. est toujours bienvenu. De plus, la science est bien plus... convenable : on peut l'apprendre... Avec application et volonté on peut faire comme les autres scientifiques... Mais on ne peut pas apprendre le talent littéraire nécessaire pour le commentaire des œuvres d'après l'intuition, la sensibilité - autrement dit, des qualités innées...

Mais je ne veux pas parler ici de cette querelle qui date... J'ai voulu seulement souligner que les discussions de fond dans l'espace de la critique se sont tournées vers le caractère scientifique (ou non scientifique...) de celle-là... Pas d'autres problèmes majeurs n'ont troublé le ciel de cette discipline... Et cette conception réduit la perspective sur les techniques et les méthodes. Parce que, si une critique est scientifique ou pas, ça regarde surtout les méthodes d'analyse, la manière de conduire la « démonstration », son vocabulaire, l'esprit de la présentation.

Par contre, je crois que ce qui manque vraiment à la critique et surtout à la critique littéraire de nos jours, c'est un supplément de méditation, une philosophie tournée vers le sens des modifications de l'espace littéraire: pourquoi telle orientation et pas telle autre, pourquoi les écrivains de notre temps suivent-ils une direction et pas l'autre, etc. Quel sens, par exemple, peuvent avoir les expérimentations qu'a connues la vie artistique dans la deuxième partie du XIXème siècle et surtout dans la première du XXème ? Ou pourquoi, aujourd'hui, le *trend* postmoderne ? On ne peut pas répondre à de telles questions avec les outils d'une critique « scientifique » - qui ne peut expliquer les procédés employés par un écrivain dans un texte ou un autre...

Il ne s'agit pas, bien sûr, des explications sociologiques - du genre « chaque génération tend à renverser la génération précédente, chaque génération fait de son mieux pour prendre la place de celle qui la précède, etc.. » On ne peut pas penser la littérature seulement dans le cadre de telles relations simplistes. Une génération a la possibilité de se tourner contre les anciens de plusieurs manières, l'état de révolte des jeunes artistes n'indique pas la direction de cette révolte... C'est sûr que les artistes

de la première partie du XX^{ème} siècle ont voulu renverser l'autorité de ceux qui étaient consacrés au moment où ils ont surgi sur la scène de la littérature. Mais pourquoi le choix des expérimentations adoptées ? Pourquoi ne pas s'être opposé aux écrivains adultes d'une autre manière ?

On sait que les mouvements d'avant-garde ont détruit non seulement les principes esthétiques de la génération précédente, mais aussi la création même... En tout cas, la création dans le sens courant du mot... Dans les avant-gardes, les programmes (manifestes) des différentes écoles sont plus importants que les écrits « artistiques » (j'emploie les guillemets parce que même leurs auteurs ne prétendent pas avoir voulu nous donner des créations artistiques...). Je ne veux pas donner ici de réponses (même si ces questions méritent amplement d'avoir une réponse) mais seulement montrer que ce qui manque maintenant à la critique littéraire c'est surtout ce côté méditation qu'elle a abandonné trop souvent dans les décennies « positivistes » que nous avons vécues dernièrement. Ce qui manque aujourd'hui à la recherche littéraire c'est la méditation sur le sens et les buts des actions dans le champ littéraire. Parce qu'en ce qui concerne l'analyse des textes... on a fait pas mal de choses...

Janvier 2001

La poésie et la vie affective

On peut se demander pourquoi, quand on parle de la poésie, tout le monde pense, comme un réflexe, aux sentiments, à la sensibilité, etc. et ça en dépit du fait que les critiques littéraires nous expliquent, d'une manière convaincante, que les bons sentiments

(ou les sentiments tout court) ne font pas de la poésie, que les bonnes idées, les bonnes intentions, etc. ne font pas de la littérature.

J'ai eu la chance d'étudier quelques poètes, quelques œuvres poétiques. Comme ça je suis entré dans leurs laboratoires de création poétique. Ce que j'ai vu là n'est pas du tout un jardin dans lequel on cultive des beaux sentiments, mais un chantier de travail, où quelquefois les poètes s'acharnent, ont, dans leur intimité poétique, l'allure des travailleurs aux manches retroussées avec, sur leurs visages, la marque des efforts prolongés. Je veux dire que cette recherche a plutôt l'aspect d'un travail artisanal que celle de l'alchimiste avec ses élixirs... L'auteur fait des essais, il change ici un mot, là un autre, il fait des permutations entre les fragments, etc. C'est comme le travail du luthier, qui veut obtenir un son qu'il entend avant que l'instrument qui doit le produire soit manufacturé. Le poète cherche quelque chose qui est au-delà du sens des mots. Le sens ne disparaît pas pour autant, dans la mesure où il apparaît de nouveau, comme un autre sens, peut-être ; mais ce sens est mélangé dans une nouvelle configuration, dans une composition qui contient beaucoup plus d'ingrédients. Et le travail d'un texte poétique ne dure pas la durée d'une expérience sentimentale. Les sentiments sont toujours en mouvement, comme notre corps, comme notre esprit, comme les choses de la vie qui provoquent en nous ces sentiments. L'intensité d'un sentiment est donc variable avec le temps et le travail d'un texte poétique peut durer des mois, même des années. A la lecture d'un ancien texte, même son auteur ne se souvient pas toujours quel a été son état affectif dans le moment du premier jet. Pendant son travail, qui peut être de longue durée et pénible, le poète s'emploie à perfectionner le tissu

des mots – qui forment son texte. (Il faut avouer que chaque fois que j’emploie un mot pour dénommer l’objet de ma description, la poésie, j’ai un petit recul, parce que je sens le risque d’emprunter, avec le mot, l’image d’un objet étranger à la poésie... – le tissu, le fer forgé, le bois poli, etc. Or, la poésie c’est toujours quelque chose de tout différent. Il faut donc avoir une certaine réserve envers les mots que nous employons pour décrire la poésie. Elle est si... volatile, qu’il faut emprunter ces mots – parce qu’on n’a pas... d’autres mots...)

Et alors ? Alors c’est clair, pour moi au moins, que même si un sentiment peut mettre en fonction la machine poétique, le texte qui sera produit n’ « exprime » pas le sentiment respectif. Et la question avec laquelle j’ai commencé revient : pourquoi, dans ce cas, tous ces gens qui pensent, quand il s’agit de poésie, aux sentiments, à l’expression d’un vécu affectif ?

Je crois que pour répondre à cette interrogation il faut abandonner l’idée de la symétrie entre le processus de la création et celui de la réception de l’œuvre littéraire.

C’est à dire : le lecteur ne refait pas, à l’inverse, en miroir, ce qu’a fait l’écrivain. Son expérience est différente.

La poésie n’exprime pas des sentiments, elle suscite des sentiments.

Quand on lit de la poésie on entre d’habitude dans un état affectif spécial, les propriétés du texte (pas seulement le « message » qu’il nous transmet, mais ce qu’elle peut communiquer par tous ses moyens) réveillent en nous quelque chose qui existe là, dans l’intérieur de notre être, quelque chose qui a besoin d’être mis en évidence, excité, manifesté.

La poésie ne nous donne pas une description, elle est une impulsion. Une impulsion qui peut se présenter comme

un... murmure, comme une symphonie, mais aussi comme une gifle ou un choc électrique...

Cette incitation à vivre une expérience émotionnelle est rarement vécue de la même manière par deux personnes différentes. La poésie ne « dit » pas quelque chose d’exact. Elle suscite l’imagination comme un test... Rorschach, avec ses vagues taches d’encre si vous le voulez, mais, en plus, du plaisir...

La poésie ne « décrit » pas des scènes de la vie sentimentale, ne les « exprime » pas.. Elle les crée.

Mars 2001

Le lyrisme de la poésie et le « lyrisme » de la vie...

Il y quelques jours j’ai lu un article de Jean-Michel Maulpoix paru dans le numéro de mars 2001 du « Magazine littéraire » : *La poésie n’est pas une maladie honteuse. Pour un lyrisme critique.* A vrai dire ce n’est pas exactement un article, c’est plutôt une anthologie d’extraits de divers auteurs célèbres – qui devient les arguments de l’auteur. La question centrale est : les conditions dans lesquelles apparaît le lyrisme aujourd’hui, « à quelles conditions le lyrisme est-il possible »... L’auteur de l’article nous raconte que « *lyre* fut naguère le nom de l’instrument qui accordait les contraires et pacifiait les monstres infernaux » et constate que « cette magie-là n’existe plus ». « Aujourd’hui, plus question de chanter sur le papier. Comment y donner de la voix ? Depuis que Baudelaire lui a fait rendre un son discordant de cloche fêlée, cette voix ne saurait plus remonter quelque Eurydice de ses

Enfers » « Quand même, le lyrisme ne se résigne pas. Jusqu'à l'heure de notre disparition, il se souviendra que nous avons rêvé ».

D'autre part, le lyrisme apparaît aujourd'hui non pas seulement dans la poésie, mais surtout dans la prose et, j'ajouterai, dans d'autres manifestations de l'esprit de notre temps. Le lyrisme de notre époque est, selon Jean-Michel Maulpoix, « turbulent, aggravé par l'époque, désireux d'en découdre », « plus larvaire que sublime », « se déguisant volontiers en ses contraires : le vulgaire et le prosaïque » ; « mordu par l'ironie, mécréant, équivoque, prompt à se fourvoyer ». Tout ça « puisque à travers lui s'amplifient le dérangement de la poésie et la culpabilité du poète ». Arrivés à ce point, je crois qu'il faut dissocier deux réalités très différentes qui se cachent sous le même mot : *lyrisme*. Parce que le lyrisme n'est pas seulement une valeur de la poésie. Dans la poésie, le lyrisme est lié à une certaine manière de penser la poésie. Mais il existe aussi un lyrisme-état d'âme, un lyrisme-épisode-existential – qui n'ont rien à faire avec la littérature... Celui-là n'est pas la conséquence des conventions artistiques... Il est propre à la composition affective de chaque individu...

Pour faire aujourd'hui de la poésie (de la poésie... officielle, ça veut dire la poésie acceptée par les revues, par les spécialistes, etc.) il faut accepter les codes d'un genre littéraire qui est, comme tout art, changeable, qui a connu une évolution dans le temps. Le temps du lyrisme poétique c'est, d'après pas mal d'écoles poétiques, du passé. Dans l'art littéraire moderne on ressent souvent le lyrisme, le sentimentalisme, etc. comme un signe de faiblesse, comme adhérence à un état obsolète de l'art poétique. Dans les dernières décennies (ou dans le dernier siècle déjà...) la poésie est devenue insurgeante, jeux,

expérimentations, lucidité, rationalité... Elle navigue de plus en plus loin des eaux troubles et riches de la vie affective... Et le postmodernisme, moins... rigoureux, avec sa capacité de tout accepter, de tout assimiler, par son extrême scepticisme en ce qui concerne le contenu du texte littéraire... a compromis définitivement l'idée du « sentiment » dans l'œuvre littéraire...

Cela dit, il faut constater qu'ils sont extrêmement rares les talents qui réussissent à induire une tension lyrique dans leurs textes en gardant, dans le même temps, la modernité de la formule... Par contre, la prose, genre hybride, bien moins exclusif, prépare pour parler de sentiments... Et parler de sentiments dans la prose c'est inévitable : même si le monde moderne est dépourvu de trop de sentiments, l'humanité profonde surgit quand même ici et là, comme les brins de l'herbe entre les carreaux du pavage...

Je ne crois pas qu'il faut plaindre trop – ni la poésie, ni le lyrisme... Ils se croisent de temps en temps. Mais tous les deux existent quand même aussi bien l'un sans l'autre...

Le lyrisme tient à la vie – c'est absurde de le plaindre... Bien plus à plaindre est la poésie – de plus en plus éloignée de la vie, de plus en plus déterminée par les... codes artistiques, par les conventions des saisons littéraires...

Avril 2001

Constantin Pricop

**S i g n e s s u r
la page blanche**

La page blanche mars/avril(2002)numéro(19)

Laurence de Sainte Maréville .	43
Jean-Michel Niger .	46
sonneur .	49
Hervé Chesnais .	58
France Weber .	62
Éric Bertomeu .	63
Catherine Raucy .	70
Pierre Lamarque .	71
Ludovic Bablon .	72
Constantin Pricop .	74
Mireille Disdero-Seassau .	80

Laurence de Sainte Maréville

La source

La fin de l'été nous engrangeait en silence
paraphé du suc des lourdes prunes noires,
découpée et oscillante Esteban flottait
à l'odeur douce-amère des gués vicinaux.

Sur les lignes de crête
s'allongeaient nos deux fronts,
la roche et parentèle
souquait toujours fidèle
quelques-uns de nos pas.

Alors l'ondée très vite
concassait l'insolence,
aux oules sur les seuils
caracolait la sève
en pics de confiture.

La fin de l'été nous balisait main ouverte
viatique au cœur de flammèches tournesol
et nous plongions dans la source pluies en l'air
coulant à nos regards son fol itinéraire.

Au bout du voyage

*

Je m'en vais, silencieuse
fluide,
tâtonner les chants frangés d'ocre...

J'affleure l'ombre des moulins,
t'écris du ventre de la terre,
aux marges des saisons ;

je t'écoute. Plein.

Crissent encore quelques de mes syllabes malhabiles ;
je ne sais l'encre reposée,
ni la voix.

La vie s'enfuit sans un mot,
geste bref et cassant,
simple.
Le mouvement s'inscrit en soi.
L'écrire...
Impudique !
Je froisse mon papier ;

t'écoute.

**

Je t'esquisse - tu vois - des terrasses blanches,
pulsatilles sur la toile,
baignées de soleil sauvage ;

mon dernier sursaut dans l'embrasement,
assise à même le sol.

Allège-moi, c'est presque l'heure...
Je m'en vais te porter.

Voyager à petites gouttes

- Flaques oniriques
penchées vers un ailleurs aux angles différents -

Émoussées ?
Lancéolées ?

Fondrières où patauge la dolence du jour
chassées d'un revers tue-tête
sous les trilles d'un rossignol moqueur.

Voyager dans la lumière rasante, intimiste
qui élude les derniers résidus du brouillard tiède
et embrase d'ocre les ventres mobiles, tendus vers l'éveil.

Bourlinguer, déglutir le tumulte des figures,
les bouches déléterés, les lèvres qui marmottent
la pluie ou la colère des visages
dans-l'intervalle-des-kilomètres-années,
être saisi
dans la confusion de ces randonnées charnières.

Voyager dans un morceau scapulaire
coloré de mains en mains,
scarifié,
aquarelle, goutte-à-goutte...

Jean-Michel Niger

Quelque part au monde

Désormais, lorsqu'il se tourne vers son image, il ne distingue plus grand chose.

Il a fermé l'accès à la source photographique.

Les traits du visage, récemment encore lisibles en pointillés se sont dilués dans une histoire étrangère. Nulle place pour lui dans le nouveau tableau et c'est comme si l'avenir commun avait été kidnappé par un cauchemar blanc.

La figure défaits de leur amour lui parle pourtant encore, d'une voix persistante d'outre – liens. Et il découvre en cette occasion à quel point les attaches nées des seuls mots sont difficiles à rompre... Une besogne aussi ardue, semble-t-il, que de séparer les mains entrelacées des mourants et des vifs... et cela bien que le son de sa voix, ainsi que ses mimiques, l'odeur de ses cheveux, la texture de sa peau... sa façon de marcher ou de s'asseoir... son rire, tout... le tout de sa présence, lui ait été refusé...

Rien n'en aura filtré, hormis les signes autorisés par la machine...

Sans doute devrait-il s'en réjouir : lorsqu'il ne reste plus qu'à se résigner à l'œuvre lente du deuil, ne vaut-il pas mieux se voir épargner le classique déchirement en cinq sens ?... Les seuls échanges écrits sont déjà si durs à effacer, comment alors oublier la saveur d'une bouche, la crispation douce d'une main sur la poitrine ?...

Curieux monde, songe-t-il (mais le monde ne fut-il jamais autre qu'intrigant ?) qui permet de troublantes liaisons incorporelles, autorise la résorption angélique de l'amour dans la communication désincarnée. Une véritable aubaine, en ce sens, pour les apeurés de la pesanteur et du sexe...

Mais le corps est toujours quelque part, éminemment exposé. La vie demeure délices et catastrophes charnelles, n'est-ce pas ?

Grandir encore

L'oiseau errant cherche un lieu
Où larguer son cœur affreux

Sous un ciel épuisé
Il tournoie
Seul, infiniment

Ses ailes invoquent en vain l'azur

La bruine douce des illusions
S'évapore dans la lumière nue

C'est le moment de grandir
Ou de périr

un grain

ici, l'aurore annonce l'horreur
et le derme apeuré des dunes
subit la sommation du jour
seul, indiscernable parmi ses milliards de congénères
un nabot de sable projette d'enrayer le destin de fournaise
qui tyrannise ses semblables depuis des temps immémoriaux

si seulement elle savait, songe-t-il
ce qui me trotte dans le quartz
la lumière pâlerait de rage

ainsi l'avorton rêve-t-il
qu'il est de cette trempe
qui détrône l'étoile
et délivre les humbles

révélation

les choses d'elles-mêmes rayonnent
l'œil est partout dans la matière multiforme
la lumière va de la chose au sujet opaque
obstacle à sa diffusion sans limite
écran noir
vivant révélateur issu du creuset de micro-intervalles
dans la soupe prébiotique de matières dextrogyres et lévogyres
où s'ébauchèrent les êtres élémentaires
dès lors aussi que survint le refroidissement
du plan d'immanence
et que s'esquissèrent les coordonnées spatiales distribuées
en axes et centres
droite et gauche
haut et bas
et que
grandeur et petitesse
la vie balbutiante s'émancipa de sa confusion parfaite
d'avec la totalité objective.

Sonneur

Le chant des traverses

(du Périgord)

A nouveau errant dans la forêt (1912 et 1919 n'est-ce pas)

de mille-feuilles *verais lums et clartatz*

écrivait dans un temps sensible

a l'entrada del temps clar

un traité de solitude

des lettres ***sanes où l'on s'aperçoit que e-eya

sur cette étagère du moins

les somnambules sont irresponsables de la mort de Virgile

e-eya

un rouge-gorge tout en haut d'un genévrier rouillé

Ô ! bserve un lap rrant din la pluse

cl pt-l fr pm

E.P. ABC lect.

A.A. OC I 24*

P.L. mssg.

D. Inf. XVII.1

D. Inf. XXVIII. 133.134.

sa gorge rouge seule en témoignage

d'un rythme qu'il faudra bien

écrire un de ces jours mais il y a d'abord

les courses à faire :

phanopoeia melopoeia logopoeia

l'incompétence rendra manifeste l'usage

d'une trop grande quantité de mots

selon St-Ezr

l'inexistence d'un projet d'ens.

d'un ciel à nourrir sinon celui

idiosyncrasique

d'affirmer une fonte des graisses des peaux

et des jus des cerveaux

naira-t-elle

(*hallucination éparse*)

à la manifestation inutile et désespérée de ton

lui affirme plutôt la puissance de vie
des discordances du corps écrit
*Ces tournures, ces expressions mal venues que vous me reprochez,
Je les ai senties et acceptées. Rappelez-vous : je ne les ai pas
contestées. Elles proviennent de l'incertitude profonde de ma pensée.
Bien heureux quand cette incertitude n'est pas remplacée par
l'inexistence absolue dont je souffre quelquefois.*
le rouge-gorge est revenu n'oublie pas
de prendre
tes médicaments et les morceaux
et de poser LA question :

« ...peut-on avoir été un très grand poète et simultanément,
un fasciste convaincu et un antisémite acharné ? »
dont tu connais parfaitement la réponse

(le vingtième siècle)

nul doute que c'est un texte supérieur qui t'a échappé là
et j'ai pourtant déjà largement dépassé le *mezzo del cammin*
le sais-tu ?

un chemin hésitant et sans but – à nouveau le mot *holzveg* –
*c'est un texte superbement bouleversant... il est construit
comme un collage, et ce fonctionnement collage me semble
particulièrement réaliste, (sic) ça me parle... d'où l'impression
de lecture si forte que j'ai eue... chaque détail, chaque idée,
chaque changement de registre produisant un effet passionnant,
et ces effets s'additionnent comme par magie...*

GabloufboomgarhhhhAARhoummmečekoihiñirejaieructopapottot
attrapoumléfleuvlailkoupauémGROOUFFggrèkkrerasmeuhc
etracwouiiihhalorboumatoitoussssetflechmouHH!jactanluillllll
etrocactroufgloouphAAAAARHtombatomsamejoycetonnerre
!

un cluster

c'est lorsque l'instrumentiste plaque ses mains, ses poings,
son avant-bras sur le clavier afin de produire un
ce sont les plus beaux sons jamais entendus
les craquements de l'os et tjurs le chnt de l'ois***
à la gorge rouge très rouge rouge comme le
flottement des nymphéas à la surface de ta bouche
un réservation pour une personne au Grand Hôtel de la Plage
pour combien de nuits s'il vous plaît
et – ça – oui – nom – langu –
ça peut fair – oui – d'accord –
massacrer les illusions ? – vous dites ? – non ne raccrochez p –

un massacre italien ah oui bien entendu
tu le savais bien n'est-ce pas
Hölderlin questionne : à quoi bon des poètes en temps de
guerre
Adorno (Adorno ?) s'interroge : que peut-on écrire après
Auschwitz
et Grossman en Israël de nos jours qui affirme
qu'on a surtout besoin de poésie en temps de guerre pour
formuler les choses autrement (il met des guillemets à
« ennemis »)
toi
tu demandes à quoi sert la poésie en temps de paix
tu fais semblant de demander tu connais déjà la réponse :
le *comme* métaphorique est inévitable
(le vingtième siècle) et
ils n'ont plus le contrôle de tes pensées n'est-ce pas
plus le contrôle de quoi que ce soit de toute façon
plus dans quel sens faire tourner
pourquoi donc s'interdire les électrodes sur ta tête
les soupçons de machines électriques rodéziennes ou pisanes
éclairs du djebel ou de Guantanamo
sens interdit
la météo a annoncé l'Avis de Grand Frais
tu as tenté de regarder la tempête en face
trop de vent
trop d'embruns
tu as tourné la tête une forêt de mâts s'agitait
personne sur le quai pour mesurer
ce qui t'indique la puissance de tes rêves
personne sur la plage pour
décompter les galets à nouveau

tu es seul avec une poignée de mots

enfin

contrôle poignée serre-tête ceinturon l'emprise
et les arbres de la forêt comme des barreaux de métaphore
méta-ci méta-là méta-prison où le
vrai est un moment du

regarde le ciel regarde bien

vois-tu vraiment ce qu'il y a à voir

trop de nuages ?

tu vois vraiment ?

ecco la fiera con la coda aguzza

alors tourne la clé

e perché tu di me novella porti

sappi ch'ì son Bertam dal Bornio dit innocemment

portant sa tête sous son bras

le semeur de discorde de la forêt où il fait clair vivre

as-tu remarqué la présence répétée

du florentin dans le forage de roche

et celle d'un Antonin héliogabalesque

et

Ribeirac (Arnaut Daniel), Peireguers,

Esiduòlh (Guirautz de Bornelh) in canto LXXX

as-tu vraiment noté tout cela ?

si oui

adès serà l'alba

Le chant des îles courtes

Au galop c'est parti à nouveau
j'écris sur une bande de sable entre deux îles
le texte des chevaux sauvages
il se peut que ceux-ci aient froid en hiver car il neige fort par ici
mais les flocons servent toujours de signes de ponctuation
à la marche soutenue qui nous mènera d'un lac à l'autre
à la lisière des temps archétypes de la
vivacité lointaine des galops gelés
Centre hospitalier général de P ***
(bienvenue à ...)

cuisine littéraire parisienne :
pourquoi le sortir en janvier
plutôt qu'à la rentrée des prix ?
les roses trémières sont ici cultivées
pour leur photogénie touristique
ce sont pourtant de mauvaises herbes les poèmes
le sait-on par ailleurs cette plante est une variété de guimauve
j'écrirais donc après une marche océanique sous la pluie
le poème qui détruira tous les poèmes le livre qu'on lit en enfer
mouillé et fatigué mal aux pieds j'atteindrai néanmoins le cap
le plus recherché rochers creusés

*Qu'a fait au juste Héliogabale ? Il a peut-être transformé
le trône romain en tréteau, mais il a du coup introduit
le théâtre et par le théâtre la poésie sur le trône de Rome,
dans le palais d'un empereur romain, et la poésie,
quand elle est réelle, ça mérite du sang, ça justifie que l'on verse
le sang.*

vous voyez ce château écossais au bord du lac
celui qu'on voit dans tous les films sur toutes les photos
le voyez-vous

u de ablam aluet param glach e cheloi
atrad esouch loi arap ui e bonj onv aventu
egol luam sus l'archpel esestanj lavaloi
on me dit sans cesse qu'il ne faut pas faire de vagues
Derrière vous dans le puits autour / Derrière vous /sur le mur

Comme une algue/le sonneur rêvant/ou rêvant /
j'écris donc sur le rose des petites maisons de poupées
au rythme de la marée de l'estomac
eau froide à la petite plage des murailles alentours
déchets d'îles courtes pour achever

un art moribond
 ça a débuté comme ça
 nel mezzo del camin di nostra vita la semaine dernière
 me suis couché de bonne
 a way a lone a last a loved a long the riverrun
 quelques petits chemins en forêt pas très loin d'ici
 rien de tel pour cesser d'écrire marchons au vert
 bon
 on peut toujours essayer de croiser les mots
 de les déchiqueter les épinceter
 on peut tenter d'agencer syntagmes et paradigmes au mieux
 comme on lance les dés
 on se promène dans la forêt
 un bateau pour accéder à
 vêtements chaussures vêtements
 j'écris dans les marécages maritimes de l'île parole
 entre eau douce et eau salée à l'aplomb du
 petits bateaux rouges et verts havre de pêche petites lumières
 rythmées petites phrases de rien du tout littérature à marée basse
 les craquements d'une feuille sèche d'automne froissée dans
 la main
 ceux du chêne dans le feu de cheminée
 le clapotement de l'eau agitée au bord du ruisseau
 le claquement de la portière de voiture suivi du grésillement
 du grillon de chaleur
 le grondement de l'orage aux soirs de l'été périgourdin
 (nuages de gaze blanche)
 une cafetière qui chuinte
 et un silence, à l'intérieur
 un peu de poudre d'infini
 une île dont on peut faire le tour à pied
 ta tête de linotte tes beaux yeux bleus absents à l'intelligence
 perdus dans l'océan la bibliothèque
*Il est facile d'ailleurs de mettre sur le compte de la folie et de la jeunesse
 tout ce qui, chez Héliogabale, n'est que le rabaissement systématique
 d'un ordre,
 et répond à un désir de démoralisation concertée.*
 le langage l'écriture ? /Extrait du journal de bord
 23 janvier 2002 la mer est grise et grosse tempête depuis plusieurs jours
 vent nord nord-ouest il est peu commode d'écrire et d'envoyer les
 messages
 tout bouge tout le temps l'écume à la crête des vagues est bizarre elle se

mélange aux nuages dans le ciel œufs à la neige dans ces conditions il peut m'arriver n'importe quoi le bateau est bien à son aise sur ces montagnes changeantes atlantique nord pas d'îles en vue Héliogabale est né d'une mer de sperme et de sang il est mort dans un océan d'excréments et de sang Héliogabale, c'est la métaphore d'Artaud à l'écriture Le 27 avril 1907, l'une des premières compositions de Stravinsky, la symphonie en mi bémol, un sirop tchaïkovskien, fut présentée à Saint Petersburg, au concert de midi. Le vieux maître Glazounov était là qui après la représentation, s'approcha de Stravinsky en disant : « Très joli, très joli. »... j'ai rêvé que je partais en voyage en compagnie de Dante il me faisait des descriptions saisissantes et inattendues des paysages traversés et des gens rencontrés (il connaît tout le monde tout le gotha politico-littéraire) à Dublin on a fait la tournée des bars avec Joyce ça s'est terminé avec un beau mal de tête chez une prostituée qui parlait toute seule à refaire le monde de l'éternel retour selon Vico ensuite à Prague dans le vieux cimetière juif à la recherche de la tombe de Josef que nous ne trouvâmes pas nous eûmes plus de chance au-dessous du volcan puis à la lumière des lustres du grand hôtel Béatrice

Laure

Molly nous attendaient ça se présentait plutôt bien...

Impossible d'écrire quand le mal est partout

(au dos, à la tête, à la pensée) :

c'est trop s'identifier dans l'obscénité, l'indécence.

Que signifie le vide pour l'homme ? Nous savons qu'il faut du vide entre les lettres pour qu'il y ait des mots,

et que sans la séparation des mots et des choses,

il n'y aurait pas de vie dans l'espèce humaine.

Le langage nous sépare des choses.

Il sépare l'homme de son semblable et de lui-même.

Le langage est le Miroir pour l'homme.

Partout on le constate, au cours de notre histoire ensablantée :

là où les humains ne supportent plus la parole réapparaît le massacre.

Ce vide pour l'homme.

Cette manie de la médecine, la psychiatrie,

de l'éducation de vouloir faire entrer des quantités
de sujets dans des grilles, de leur imposer l'utilisation des outils
de leur propre contrôle.

Tu marches simplement dans la forêt :
pas d'item de cotation.

Tu lis Joyce, Dante, Artaud :
hors de toute échelle d'évaluation globale.

Tu écris, tu erres, tu es fou. Tout va bien.

errance entre le rêve et l'arbre

le sable et la vague

pour adopter les écrous du corps

de toute façon tu ne peux pas faire autrement

un rire destructeur et percussif pour t'emporter dans le dernier cercle

petit soldat

petit violon

le dernier cercle des ombres des morts

des ombres des mots

Un jeudi soir d'avril ou mai 1931,

Antonin Artaud rédige le projet d'une lettre

probablement destinée à René Daumal,

lettre qui commence ainsi :

Cher ami,

Je déteste plus que vous la littérature.

Et en effet lorsqu'on

plonge dans la bonne trentaine

de tomes des œuvres complètes d'Artaud, c'est bien à autre chose
que l'on est confronté.

Comme le fait remarquer Marcelin Pleynet

quelque part dans son journal,

qui lit les œuvres complètes d'Artaud de nos jours ? Cqfd.

Il s'agit de s'enfoncer au plus profond de la forêt de chênes

de mettre le cap au large dans la mer formée

d'explorer les cercles de l'enfer sans l'accompagnement de

Virgile

sans Béatrice au bout

pas de paradis

rien que les mots et un

corps

un jeu (*hommage à F. de S.*)

marqué par une absence

un lien

qui ouvre tout un monde
 mais il ne le sait pas encore
 le son des cornemuses
il attrape un oiseau buissonnier dans l'étrange rêve
quelques vibrations l'air coton dans la vallée
l'évidence des modulations de ton poème fruitier
des...

 non
 ce n'est plus possible
d'écrire comme

cela

Et boum ! Pound ! Ô ! Joy !

C'est une ville avec une cathédrale mal retapée
dans le *style* romano-byzantin disent
les guides touristiques un édifice surplombant
le temps de ton enfance ça vibre quand ça s'écrit
les âmes des damnés se rassemblent autour de Dante
pour lui demander de ne pas oublier à sa sortie
des égouts de leur envoyer mails fax et télégrammes
marche à nouveau dans la forêt chemins gras et boueux
goutte à goutte huileux des arbres sur les épaules
marche à nouveau n'hésite pas à te salir les pieds
c'est pour ton bien tu le sais n'hésite pas
fais le tour par la Croisée du Chat et descends dans la vallée
là où peu d'essences sont couchées n'hésite pas
écris sur une bande de sable entre deux îles
le texte des chevaux sauvages qui ouvre tout un monde
le dernier cercle des ombres des mots avec du vide
entre les mots échange le trône pour les tréteaux

A. A. Œ. C. VII p. 93

M. Pl

A.Œ. C. VII p.99

P. L. /La fbrql'hmmccdnltl

A.A.(Œ. C. VI, p.323)

je suis allé voir l'herboriste
pour des problèmes d'infini

Hervé Chesnais

Fond/forme

Quelque effort qu'il faille, tracé fébrile, mauvais tableau, faire en sorte que la fabrique soit la seule raison du geste. La beauté blesse, et plus encore, la tyrannie des sentiments : c'est ce serpent-là qu'il faudrait étrangler, que nos mains premières soient celles qui rompent le rampant.

Quant au sens, foutre ! Qu'il se fixe sans nous, s'il se peut, qu'il glisse. Nous qui posons les dalles n'avons conçu nulle mosaïque, juste calculé la pente de l'eau, jointoyé le carrelage blanc. Qu'il s'écoule, le sens, nous n'en retiendrons rien.

Programme

La mesure comble ne satisfait personne : il n'est que de vouloir. Ce que nous voulons n'est pas de l'ordre de la dose, ce que nous voulons n'est à l'aune de rien, ce que nous voulons c'est l'absolu même. Au-delà des besoins médiocres, des désirs de fraise, des arômes des marchands d'oubliés, des sourires fêlés des candidats sur les placards. Remplir les creux n'a pas de sens, et la plénitude, c'est un bonheur de prud'homme, un fantasme pansu. Autant rêver de diabète gras pour les enfants creux de l'Afrique, autant militer pour les charités obscènes.

Ce que nous voulons ne peut pas se dire, un tel scandale écorche la bouche, ce que nous voulons excède le bon sens, ce que nous voulons passe les bornes : ce que nous voulons c'est l'absolu même, c'est la mesure brisée enfin.

Fatigue des héros

On vous dira combien l'attente nous fut longue, et comme votre retour nous tardait. Ce disant, à vous voir, qui ne comprendrait pas ? Des revenants comme on dit dans les vieux romans, c'est l'ombre de vous-mêmes qui nous est revenue, vos yeux inhabités, vos regards comme voilés d'un glaucome, à vous voir, comment ne pas comprendre que le retour est l'occasion d'un autre deuil ? Les noeuds de vos mains font trembler les journaux que vous peinez à lire, et comment, revenants, pourriez vous sauver notre écume de l'insignifiance ?

Revenus, vous n'irez pas jusqu'à nous qui vous espérions de si longue date, vous ne parlerez pas les langues dont nous avions rêvé. Quand vous parlez, vos mots sont ceux des marchands d'armes, et vos récits ruinent nos espérances, qui évoquent Tombouctou en ruines, Samarkande en cendres. Golconde, vous en riez comme de vieux chibanis. A cinq heures, vous vous refermez. Dehors, nous vous regardons dormir comme si la vie en dépendait.

Cabotage

Preuve que quoi, preuve que rien mais machinaux, nous marchons sans penser au fil qui relie nos pas, la rose tatouée dans nos mains désigne un nord hypothétique, et le désir nous fatigue au point que nous dormons sans le nommer. La preuve en est que rien ne s'envisage mais l'aveuglement où nous progressons. Rameurs de Kierkegaard, au ciel de lait nous ne déchiffrons rien (et qui déchiffre celui-là ment).

Nous reste la nostalgie du sillage : vieillards nous savons lire toutes les cicatrices. Preuve que quoi ? Qu'en nous sont mortes jusqu'à nos souffrances, que nos chairs se sont refermées sur nos nerfs rompus, qu'on n'est jamais que raccommodés.

Reste alors à sauter le pas. L'autre bord ? Rien n'est sûr, c'est déjà ça, rien de sûr sinon que rien ne reviendra, sans retour sauter le pas. Preuve que quoi ? Preuve que rien.

Tong

à Daniel Mermet

A la mort de votre mère, gonflée de sa propre faim, cadavre allégorique, vous avez voulu fuir, n'importe où vaudrait mieux que la farine de maïs coupée de sciure d'écorce, la Chine ça vaudrait mieux : on y mange, on y dort, leur police elle fait peur, mais on y mange, mais on y dort, on n'arrache pas les herbes des collines pour en faire un bouillon en Chine, de l'autre côté du fleuve on voit le bois rangé pour l'hiver, on voit les camions qui roulent vraiment, de l'autre côté du fleuve on mange, c'est la Chine et c'est tout ce qu'on veut savoir quand on crève de faim.

L'oncle, on ne lui dit rien, on le laisse à ses vélos, au kilo de farine qui ne coupe pas la faim, qu'il répare en paix, l'oncle, qu'il arrange, avec trois fois rien les vieilles bécane de la ville, qu'il mange, s'il le peut, le kilo de farine, on part cette nuit, l'oncle on ne lui dit rien.

En novembre, ce n'est pas la saison, trop froid pour nager, trop chaud pour geler. Gelées, seules les berges le sont. C'est en novembre que vous traversez, nuit de novembre moins surveillées. Vous abordez en Chine, vous frappez à la porte des maisons, frère et sœur qui grelottez, vous frappez aux maisons qui restent fermées. On vous ouvre enfin, vous vous endormez, et le lendemain, la sœur a disparu. Le marchand de filles est passé. On vous propose de travailler, les bûcherons vous nourriront, ils vont même vous habiller. Vous payer ? Ça non. Il faudrait les remercier, ingrat que vous êtes, Tong, chien de Coréen qui mangez en Chine le pain des chinois, mais votre voix est ainsi faite qu'on n'entend rien de ce que vous dites, et que vos cris sont doux comme les galets de mes falaises.

Lenteur des steppes

La moto fumait plus bleu que les gitanes de ma mère, et qui l'aurait volée ne serait pas allé loin. Elle leur restait donc, on la leur rapportait même, les soirs où le père était trop bourré pour rentrer avec, trop bourré même pour se rappeler où il l'avait laissée. Ils traversaient sans regarder le passage à niveau, mais aucun risque, aucun vertige : les trains étaient rares par la plaine, un seul s'arrêtait à la gare, les vieilles elles préféraient prendre le car cacochyme qui fumait plus noir que la moto ne fumait bleu. Elles l'avaient attendu des heures, c'était un temps où tout prenait des heures, ce n'était pas la fin de l'histoire, non, puisque rien, jamais, n'avait commencé, on savait bien qu'au delà de l'horizon, c'était encore la plaine, on avait la sagesse de ne pas aller vérifier. Tout était patience, jusqu'au cours de la rivière, au sourire des filles. Ce n'était pas l'ennui non plus : le désir trouvait sa solution. Allongés la nuit sur le bord du chemin ils écoutaient les peupliers bruissier, le long de la rivière ils regardaient l'eau fuir comme l'amour. Mélancolie Kirghize.

France Weber

Sans doute un bruit vient du passé
Un rythme court au son léger
Qui a enflé tel un tambour
Et à présent ça cogne fort
Ça résonne c'est une tribu
Autant de mains pour battre l'air
La peau tendue de nos douleurs
Les clameurs internes du mal
Et cet étrange du regard
Ecarquillé sur le silence
Qui a dégénéré enfoui
Jusqu'à l'arrachement du cœur.

Éric Bertomeu

textes à partager

(Ce matin j'ai repris la route. L'incertitude est repassée et a repris ses droits dans mes desseins d'enfantement. Et comme elle s'en était allée en défaisant secrètement son écheveau de liens elle a retissé du même poison épuré sa place d'unique compagne.

J'ai salué ceux qui m'entourent, les ai rassurés.

Les quelques bagages préparés, mis en forme depuis ces dernières années, s'étalent au bas de l'escalier devant la porte d'entrée. Je sens le poids de mon portefeuille battre sur le muscle gorgé de mon cœur. Les photos, mes bouts de papier colorés comme dit Hélène, suffiront-ils à me rappeler que j'ai aussi aimé ceux là même qui me dévisagent là, sur le perron, comme pour me protéger encore une fois ? ...

*

Les taxis de départ ont le parfum âcre de la fumée de l'opium et les halètements respiratoires profondément retenus, comme pour ceux qui jouent à mourir, saturent de l'ivresse extatique ce que l'on n'identifie plus vraiment comme son corps. C'est de l'ordre de la connaissance initiatique de ceux qui partent.

Accouchement naturel de l'autre si charnellement semblable sur la banquette arrière de ce murmure mécanique qui rature d'un coup de cutter indolore la mémoire de la cité privée délaissée déjà à demi-passée dans l'obscurité de l'éloignement en mouvement.

Sentiments intouchables d'avoir rejoint le corps.

*

Sous l'aile de l'avion roule la piste brune. Les marques blanches de la voie cousent le galon lumineux qui m'écarte de cette terre. J'ai perdu l'œil de notre mer. On bascule dans l'air inconstant et ne vois plus qu'un ciel bleu sans on-dit pas plus grand qu'un hublot de cabane d'enfant chancelante sous les rafales du mistral qui encore joue simplement à rabattre vers le sol du monde confondu par son absence toujours définitive ceux qui, comme moi, se sont confiés sans repentir aux passages sans fin.

J'ai feint d'oublier mes bagages dans le taxi et n'ai gardé que 'Vents'

et cette cartouche de cigarettes anglaises aux arômes de virginie.
J'ouvre le cube d'où filtre la magie du retour sur soi, du plaisir
solitaire, en extrais une boîte de métal peinte en rouge que je
décachette tendrement, prends une belle roulée tout en lisant sur le
capot ouvert du paquet de fer blanc les lettres d'or de la réflexion
nicotine : 'When only the best will do...'.
Adieu Perse ! Ta place restera au banc de cette embarcation comme
le mistral demeure dans son
écrin sourd de calcaire.

*

Les côtes d'Afrique surgissent d'un suaire de bave de dormeur,
Assoupi ou plongé dans la spirale intérieure, les yeux
descendus dans le bleu trop bleu et la mer survolée...

Nous naviguions nord-est et suivions les côtes comme aimants
éblouis suivent les promesses ressassées de la terre jaune coupée
net, tronquée, rompue en quartiers inégaux sur le damier d'azur tigré
d'ivoire d'un exil de fixité...

A l'autre bout du regard les ailes virent au midi pour se poster
dans l'axe des fanaux de la vie à mourir, celle qui fuit vers ses
ailleurs probables mais non promis, ce qu'Hélène dans sa tendresse
mélancolique exprimait comme les nébuleuses de l'âme.
La terre a été renversée sur des reliques de la mémoire
impersonnelle et remonte vers son ciel dépassionné ; trouble à
jamais la dalle des étoiles de strass de sa voussure ...

Un trou d'air sur Maison Blanche... Tout devient nu sous le train
sorti de l'avion... La romance illusoire du retour siffle sur le goudron
d'al Djezaïr.

*

A qui de crier « Terre ! Terre ! « ?

Une échelle seule soutient le dessus de l'acide
parfum des cyprès
et nos pieds se laissent précipiter dans l'aluminium
des marches à descendre,
la crainte du retour sur le limon dénué

d'une vie collective échouée,
le passé du sang, de la peur et de la haine
se ravive sur les restes d'une espérance
héréditaire et languie.
Je contemple l'ultime borne orientale
du grand Al Andalous inventé de Tarragone à Alger
par sa plus haute respiration de terre, de ciel et de sel,
celui que j'ai connu de chair puisqu'il m'a enfanté,
moi et tous les miens,
comme un monde à méditer dans le silence
d'un flux et cette attente hébétée de l'ultime reflux
tout comme le sein de son propre soleil de vaine compassion
l'empreinte lumineuse de son nom.

Boabdil, le roi peureux, ce soir est mon frère au premier rang
non par son infamie mais par les larmes
qui coulent sur nos mots.

Ay ! De mi Alahama !)

&

charpente
cèdres et vents
peur au bûcher d'innocence embrasement de peaux
les rues s'allongent comme branches de compas
jupons blancs fraîcheurs jasmin noué et bergamote
cornes de gazelles
sous la salive s'effrite au palais charge la langue volupté de
sucre brut brûle avec complaisance
et savon de Marseille saveur plus douce que le bouquet
d'un lait maternel
de Taormina l'Etna
d'Alger Tizi-Houzou
corps visages
dominos d'indifférence lunaire
Yaouled ! Yaouled ! le cuirassé maquette RICHELIEU est
pris sous le jet d'eau !
Tu cours traverses le bassin prends le bateau du petit en pantalons
Yeux soumis nobles brun brûlant ta pièce d'aluminium noircie
Les lampadaires explosent les uns après les autres des chaussures
sur le boulevard

Le souffle arrachant d'une main
la main la course
platanes flashés saccades d'artifice
pièces de métal tintent le pavé grêlons d'acier roulent dans
les caniveaux
ricochets
silence d'avant moineaux
mon frère doit naître

&

cordes
cordes de bronze pincées table d'harmonie brune marquée d'os
reliques contrainte d'éclats majeurs paroles étouffées et relâche
de la basse l'arpège divin demeure Palerme se joue et mélancolie
plaintes pleureuses d'un chuchotement de l'Adjal sortilèges du luth
de l'Hadji romancero de l'Andalous youyous terrasses d'âmes
blanches de casbah le violon du Rom vibratos débordants de fausses
pluies Palerme joue une gravité d'opérette tragédie ni rires ni
pleurs des gémissements agonie baroque ferment rétif de jouissance
la guitare est pendue là sur mur de temple déserté son obscurité
et personne ne s'en saisit
la tarentelle est récital de jappements de charrettes à pneus les mulets
tirent le harnais du sombre de l'histoire

&

et c'est ainsi de Messine à Palerme
location fiat blanche route de crête rivage falaises pans effondrés
remblais enlevés pont de métal peint orange vietato chaussée
de madriers passage au vide sur précipice interstices déclinent
un vertige première vitesse les poutres s'affaissent les unes
après les autres résistent se relaie au volant depuis huit
heures déjà Silvio dort sur la banquette arrière l'amulette rouge
du rétroviseur balance devant l'œil fou d'un présent isolé
sortie du carcan de métal suspendu placebo de calvaire sans station
les yeux lâchés sur parme lavé du lever rien n'irradie encore ni le
chrome plaqué des limites aspirées contractées pliées dans une veille
possédée jusqu'à la brûlure ni l'intention de la course sans repos
maisons chantiers inachevés barres d'acier lancées palmes d'azur
auto-parées de rouille la vie un rêve de métal halluciné chaînes
d'ordre des usines de Torino femmes en deuil sur l'image de

l'expatrié temporiser rien ne cille toile de peintre «post-gardiste»
l'anse des pêcheurs de sardines tratoria d'hommes en loques bleues
de gris litières de carton têtes de poissons au mitan on dort on
vit on vend on boit du valpolicella aigre du marsala aux
amandes jours de pension plus de femmes chaussures inlassables
pieds enflés centres de canettes et paquets de cigarettes vidés
écrasés épars le ciel enfin étalé dans la braise pressante
de l'acide pourrissement et relents les sardiniers sont à quai
désarmés dans leurs parures marines de suintements irisés

&

hôtel Albert 1er
jeux méditerranéens une chambre peignoir salle de bain à
l'étage pas de place
les jeux
ascenseur en panne quatrième dernier étage
escaliers colonial carrés à retours égaux marches de marbre longues
blanc-veiné sous l'usure juste
longues jambes fines chevilles tendons de grâce salières ovées
courroie de peau noire lachée au dessus du pied inquiet vulnérable
un léger mouvement latéral accompagne un corps de cuivre délié
les cheveux volent l'auréole de tête un jaillissement en arrière
des yeux animent le semblant
en face la grand'poste coupoles le front de mer est derrière
l'horloge florale peut être à l'est
la maison au sud nécessairement les hauteurs
de quel côté cette peur

&

Jardin des troènes
les cyprès taillés haut, élagués
effluences de résine
onguents citronnés pris aux mains
presser et serrer à fleur de doigt
rouler entre phalanges feuilles vertes
frises de chevrons égrappés
un essor d'exhalaisons capiteuses
ivresse du furtif
univers mêlé

&

les pas traînent : ça boitille
la suite ne rit pas
ridicule
s'affoler pourquoi

&

arrivée la douane la police le français vous ne parlez pas français
non ne dois pas
l'étudiant dit de tout dire par dessus l'épaule des mots suintent
se faire étranger
suis étranger
histoire de la haine histoires d'hommes
peut-être un oncle listé
criminel de quelle guerre
ça fait si longtemps
mon nom disparu
absorbé

&

la cloque du temps
emballage

&

les pas enflent sous semelles d'alpha la place des cars les arcades
Abdel prince chevalier
Le glaive tournoie au dessus de l'alezan cabré
pas de vent pas d'air terrasses de l'été du jeûne
hommes kakis rafe de jour la foule dispersée
la matraque rase le rayon du témoin
s'affoler pourquoi
20 mètres au moins d'un trottoir à l'autre
le sirènes s'en vont avec une proie
de quel côté porter la peur

&

mouches irisées sucent un sang de saignée
yeux du mouton
larmes têtées
le barbier cautérise ses lignes de nuque au journal
l'homme rasé en bleu de Chine se lève et
se touche la poitrine
la chaise de l'étal du boucher est vacante
les côtes noircies de l'agneau
sur un carton au sol
la part
Le boulevard les cinq portes
les escaliers les marches plates nivelées de déchets
rat gris-noir mauvais œil calamistré arrogant au pas yeux à yeux
la traîne glabre
la suite ne rit pas

&

les sauterelles aussi débarquées là par le Simoun
la clocharde récolte des cartons dans le terrain en friche
celui qui ne sera pas construit
l'aphasie après-midi de sieste anesthésie
le soleil
violoniste joue fenêtres jettent pièces de cent sous
le chiffonnier trie avec son crochet s'affoler pourquoi
le marchand de vitres passe désormais tous les jours

&

(à suivre...)

Catherine Raucy

Grises

Cet enchevêtrement de lianes grises, qui se doute qu'il deviendra, dans quelques semaines, une lumineuse chevelure de feuilles, et ces grappes odorantes et pâles dont l'efflorescence seulement se devine? De même le jardin d'hiver se vêt lentement de verdure neuve; mais il y faut encore un émail vif, tulipes et jonquilles, quand au mois de mai suffiront les traînes mauves de la glycine.

Printemps

Dans le jardin en friche, le forsythia a fleuri. Première couleur au coeur de l'hiver, flamme jaune annonçant le jupon menu des violettes, la fraîche surprise des primevères. Dans la broussaille s'éveille un trésor que le sol garde pour lui, fleur pour sa boutonnière.

Pierre Lamarque

*

*

SE

Se déroule, humide
ondule, glisse

une main, toute petite
dans une infinie

entre
paume et
caresse.

*

ITA PURA

Boire sans boire

il faut d'abord virer l'eau de la conque

ita pura, ut nihil liquidius.

*

*

*

Ludovic Bablon

Femme assez belle, j'aime te regarder parce que j'aime regarder ta beauté mitigée, et je pose ton visage et ton corps devant moi, tu m'offres ainsi la possibilité de réfléchir : pourquoi n'es-tu pas laide, pourquoi me fais-tu cela, pourquoi tu n'es pas belle. Tu me rends analyste. Merci, femme assez belle.

Femme assez belle, tu sais toi-même ce que tu vauds. Tu es au moins aussi belle que les femmes plus belles que toi, et je parle sérieusement ; souvent, tu es plus belle. Tes ennemies les femmes belles me fatiguent aussi vite que tes ennemies les femmes laides, les deux sont sans mystère. Femme assez belle, maquille-toi, très légèrement, et avec maladresse, ou avec mauvais goût. Brouille les pistes. Ne te fais rien refaire. Porte bien ta beauté remarquable. Tu es belle, femme assez belle.

Femme assez belle, si dans l'avenir la complexité est reine, tu seras d'office qualifiée pour le poste de première ministre, et tu gouverneras avec sagesse les femmes belles et simples, tes esclaves.

Femme assez belle de Pisan, dès le XIV^{ème} siècle tu écrivais « Assez belle suis et assez belle veuil estre. « C'est ton plus beau poème.

Femme assez belle, ne change rien ; tu serais moins belle, on t'aimerait moins ; tu serais plus belle, on te croirait moins.

Femme assez belle, j'aime la manière infiniment sexuelle avec laquelle tu portes tes vêtements grossiers, mal assortis et peu attrayants. Tu embellis les vieilles laines et les affreux jeans.

Femme assez belle, ne te laisse pas dire que tu es belle, mais oblige tes amants et tes maîtresses à te reconnaître comme *assez voilée assez complexe assez mystérieuse et assez intègre*.

Femme assez belle, tu as la chance d'avoir tout ce qu'il faut pour n'être pas mannequin. Profites-en. Fais valoir tes droits à la beauté suffisante.

Jeune fille assez belle, remercie la nature d'avoir agi avec mesure avec toi.

Femme assez belle, nous nous intéressons immédiatement à toi car nous voulons savoir. Tu encourages notre volonté amoureuse de savoir. Tu stimules nos facultés, tu nous élèves, et quand tu te désapes, tu ne nous rabaisse pas. Tu nous places devant de charmants dilemmes cognitifs, et quand j'y pense, je jouis déjà.

Femme à l'odeur curieuse, tu sens des odeurs contradictoires ou tu ne sens rien du tout et nous prenons plaisir à te renifler consciencieusement. Tous les endroits de ton corps où le parfum n'est pas passé nous attirent. Tu sens la rose assez passée, tu sens la tige et pas la feuille du thé, tu sens la vérité.

Femme au réveil, tu tousses un peu, tes cheveux sont en désordre et tu n'es pas maquillée ; le matin, c'est là que tu resplendis, en ne resplendissant pas. Tu te regardes dans le petit miroir que tu extrais de ta trousse à maquillage et tu te dis, *ah, comme je suis assez belle! c'est étonnant comme je suis assez belle !*

Femme aux clavicules saillantes, à la bouche un peu mince, aux fesses un peu carrées, aux hanches un peu lourdes, aux épaules un peu rentrées, nous t'apprécions plus en détail et tu nous laisses la joie de découvrir mariée à celle de pardonner.

Femme assez belle, je te crédite aussitôt d'intelligence. Je cherche à te connaître. Je veux une relation humaine avec toi.

Chat de gouttière assez beau, tu es plus beau qu'un très beau chat angora, car tu es plus sincère.

Dôgen, mon pauvre chat splendide, je t'aime, dans le Sud, attends-moi.

Femme assez belle, tu es beaucoup plus belle que toute femme belle car tu nous forces à un travail. Tu es plus belle qu'une femme parfaite, qu'une femme mannequin, qu'une femme actrice, qui sont toutes laides.

Femmes assez belles, vous êtes beaucoup plus diverses que les femmes belles, qui sont uniques. Vous êtes les femmes assez belles mais trop grandes, les femmes assez belles trop petites, les femmes assez belles à la peau imparfaite, les femmes assez belles sans musculature, les femmes assez belles un peu rondes. Femmes assez belles, vous donnez une idée plus juste de la beauté.

Femme belle, cache-toi. Femme assez belle, reste discrète.

Je t'aime, femme assez belle.

Constantin Prîcop

les auréoles
sur le point d'exploser

les têtes
devenues trop larges

la lumière les nimbes
mon Dieux, si profonds

sur les sentiers coulent
les mélancolies
de ce paisible village

des ombres furtives
toutes des âmes clandestines

feuilles épargnées
par le vent

les corbeaux fuient
la steppe trop large

il faut qu'on parte
de bonne heure

c'est comme si...

la violence monte
le temps glisse sous la peau
les eaux sont rouges

c'est comme
si le monde
finissait

un simple balbutiement
la confusion des sens

(la confusion des sens
et les mondes
s'écroulent)

la grammaire c'est la femme commune
qui veut nous tenir tous dans ses draps

je campe sur le champ poussiéreux
j'aime les chardons

et c'est comme si le monde finissait

le fleuve à une seule rivière

elle fait l'amour
comme un fleuve à une seule rivière

la pureté du sombre
on peut le dire

les quelques étoiles débiles
dans la paume du mendiant

(le poète ne sait pas exprimer le vide
qu'il remplisse sa peur avec le verglas des images)

cet après-midi devient bouteille
pleine de tourbillons d'air glacé

je cherche le lit du fleuve

le fleuve...
mono-rivière

le monde à l'envers

plus que jamais
le monde
à l'envers

(le bien devenu le mal le laid le beau le mur devenu fenêtre l'oiseau
la taupe la petite barque le transatlantique grand comme l'océan les
amants devenus des ennemis jurés les oreilles les yeux - mais passons,
tout devient trop banal - le rien devient plus que rien la vie devient la
mort. etc.)

le monde
à l'envers

76 des chiffres
simplement

le sexe de la nuit

exciter
le sexe
de la nuit

le prisonnier dans son hamac de soie
balance entre (quoi et quoi)

la lourdeur fait le noir si doux

belle explosion
fleur blanche

le vide est boiteux
il traverse la vie
et fait du bruit
avec ses béquilles

(de la musique avant toute chose)

et je taille dans le noir
avec des dents excitées
des dés tout noirs

des photos

j'ai mis les mains
sur la table
j'attends qu'elles parlent

les photos ne parlent pas

freud nous a livré
l'être (humain – plus ou moins)
sous forme de bande roulante

il a défalqué la sensualité
des bribes si petites
pour émietter le plaisir

le mouvement et le repos
se côtoient toujours

le chien violet
aujourd'hui
plus proche

j'ai comme toi
son aboiement

qui sait
quand il est arrivé?

il a l'odeur
de rien

ils sont rongés
ses yeux rouges

des fragments de la lune
dans le noir

scintillement ses canines

son regard est si fixe
je me sens fixé

dans l'aiguille
gregor samsa

s'il parle vraiment
c'est sans doute moi
qui comprends
ses fautes
sans parole

Mireille Disdero-Seassau

« ... Sa véritable vocation, dont il est détourné,
ne peut être que le non-corrupible. »

Ionesco (pour Kafka).

1. Hémorragie de tendresse

Avant tout, être une femme. Le coeur à croquer.
Les yeux imbibés de lumière. Une couleur orange sur ses pensées.
Se dresser à bord d'un bateau d'infinité. Bas les pattes à l'indifférence.
Pas touche au silence.

Calmement, comme en voyage, fermer son sac.
Laisser l'inventaire à quai. Des milliers de mains pour foncer dans le
mur de l'amour, sans casque.
A pleine peau. Noirs. Gris, ultra-violet. Et le coeur à croquer.

Comme une boule de nerfs, électriser ses pensées.
Ta peur en collier à serrer, serrer pour m'étouffer.

Grand brûlé en salle de réadmiration, tu avançais sans nager. Les yeux
au ciel du grand fond.
Encerclé par les tiens.
Chaque écaille de tendresse te tombait de la peau.
Tu éclatais de rire. Balle d'acier à travers ma tête.
Mais la neige de février fond sur ma langue un baiser. L'indifférence
ne nous lézarde pas. Le squelette du jour ne nous colle jamais aux
nageoires. Je ne perds pas la nuit. Le regard oblique des souvenirs sur
notre corps fluide et furtif, chaque fée le sait.

Avant tout, être une femme aux images inaliénables, incurables,
imprenables. Et le coeur à croquer.

Au soleil des iguanes, frémir du contact de l'ambre mort des mots.
Aimer se souvenir. Soulever son amour à peur d'homme. Serrer dans
ses bras son enfer à lui, le serrer à s'étouffer.

Les couleurs battues jusqu'au sang sur mes joues,

mon hémorragie de tendresse pour les graines de pas poussées dans
tes chaussures oubliées là, contre ma nuit écarquillée.

*Lo giorno se n'andava, e l'aer bruno
Toglieva gli animai che sono 'n terra,
Dalle fatiche loro.*

*Le jour s'en allait, et l'air assombri
Soulageait les âmes qui sont sur terre
De leurs peines.*

Dante (Enfer)

2. Eperdue

Les mots. Crayons de couleurs sensibles posés dans nos boîtes à
lumière.

Ceux de l'enfance, impressionnistes en fuite.

D'abord, comme une sensation de passé proche, palpable, accablé
de soleil exposé. Puis les sons, la trame fondamentale d'un froissé
vague, en été.

Enfin, le cœur. Deux zones de temps qui se touchent, sans jamais,
plus jamais se mélanger.

On pourrait tenter ... Les couleurs illimitées. Celles de l'enfance
souriraient en pure énergie, orages de mots embrasés.

On pourrait jouer au passé composé. Le plus que parfait s'enroulerait
à nous. Un soir rouge orange, on se retournerait distraitement pour
envoyer un signe de la main, visage évident, bruit sec de branchages
écrasés sous les roues du vélo. La lumière nécromancienne s'exciterait
en reflets puis, aux travers d'une mèche de cheveux sur les yeux, on
repousserait distraitement le temps, en riant.

Mais non.

Trace impressionniste en fuite, l'enfance joue à nous aimer
l'instant d'un sillage de saison.

Le reste de notre époque voyage au hasard, à la recherche de l'éperdue.

3. Le seuil

Regarde. Je suis là, sur le seuil.
Je veux avec ma main toucher cette tour de papier.
Tes livres à l'intérieur se blottissent entre leurs pages.
J'approche. Ils savent et parlent la même langue.
Regarde, la maison aime. Je viens déterrer la tendresse.
Nous sommes tressés dans un palais des bas-fonds.
Les marches grimpent sur nos corps, traversent les étages,
nous entraînent là-bas, tout au bout.
J'ouvre les flacons du ciel. Tous.
A torrent d'air.
Ils t'inspirent et te travaillent, modèlent ta voix.
Regarde. Je suis là, sur le seuil.
La maison ouvre nos portes.
Les fenêtres d'où les mots s'échappent en riant. Bientôt,
tu me demanderas de poser la main sur tes murs.
Chaque poussière sera bue, aimée.
Chaque lueur deviendra une flamme d'ombre.
Nous porterons les couleurs d'Amer Antinori.
Ce qui avance autour de nous creusera un torrent de soif.
Ecoute.
Je suis là, sur le seuil.

4. Lucas

J'entends sa voix qui remonte la rue

Son visage, au fur et à mesure des jours gèle dans la foule qui transpire, étouffe en l'été. Quelque chose couve sous les voix et trempe ses yeux dans vos larmes. Lentement, son regard perd les eaux. Il sait pleurer par vous, dans vos décombres.

J'entends sa voix qui remonte la rue

Un camion-benne peine vers la butte. Deux enfants dans le soleil plongent du haut de son regard. Je fais des bulles de savon avec la lumière. Me souviens des toits de la ville en hiver.

On entre dans un sex-shop, sans s'arrêter. Il court à l'envers jusqu'à se rattraper. A rebrousse-vie, Là-bas sur les quais, une table de bistrot, rouge ébréché. Un cendrier et son paquet vide, un peu froissé «Nuit gravement à la santé».

Ca le ferait presque pleurer...

Sa voix remonte la rue, derrière moi. Je marche vite, n'y pense que par instant. Souplesse. Impression d'une main qui m'apprend. La nuit. Je n'ai pas peur. Un homme dans une fourgonnette glisse sur l'asphalte et rêve d'un amour qui ressemblerait à ça. L'image agrippe la nuit, une grenade prête à éclater dans le coeur.

Sa voix remonte la rue. Je l'entends qui remonte vers moi.

Ca le ferait presque pleurer...

Mireille Disdero-Seassau
et
Constantin Pricop

poème à quatre mains

une voix
hurle sous l'eau

son lit dort contre un rêve

dans les veines de nos bois
les pensées affleurent par temps de nuit

un coeur d'ombre troué par la beauté
ce battement à mes tempes

une voix
hurle sous l'eau
sous l'asphalte des marées

je tremble

l'homme parti en mer vient ce soir:
la terre a soif

e-Poésies

lapageblanche

mars/avril(2002)numéro(19)

www.lapageblanche.com

contact@lapageblanche.com

Direction de la publication :

Pierre Lamarque

Direction de la rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

sonneur, Stéphane Méliade, Laurence de Sainte Maréville, Valery Oisteanu, Oliver Norris, Cemara, Santiago Molina, Marcos Winocur, Jean Hennequin, Jean-Michel Niger, Hervé Chesnais, France Weber, Éric Bertomeu, Catherine Raucy, Ludovic Bablon, Mireille Disdero-Seassau.

Abonnement :

Un an/six numéros :

- électronique : 15 €

- papier : 30 €

par chèque ou mandat à l'ordre de l'association La Page Blanche, en indiquant vos coordonnées, à l'adresse suivante :

La Page Blanche

27 bis RN 113

33640 Beautiran France

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0309

©2002 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.

Imprimé à Gusot